

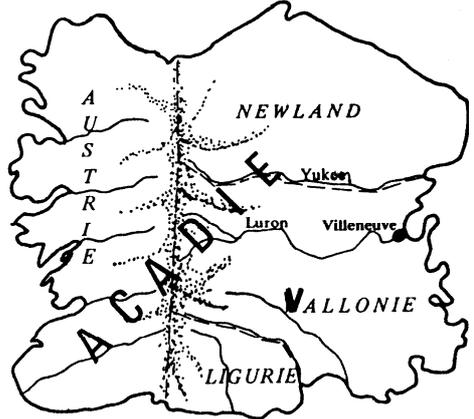
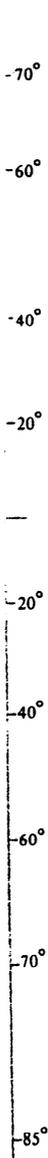
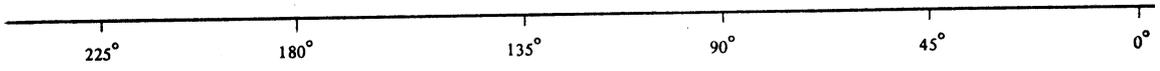
Jean Paul le Moël

DEMETER

Roman de politique fiction

Trois volumes

* * *



PLANETE DEMETER

Echelle : 1/77 000 000

TROISIEME PARTIE

LES FEMMES PRENNENT LE POUVOIR

1 Une terre d'asile

Un matin le standard du ministère transmet un appel au général Lemai, en provenance de Libretta.

- Où c'est ça? demanda-t-il.
- Quelque part dans le fin fond de la Ligurie.
- Qu'est ce qu'ils peuvent bien me vouloir?

Le général avait une certaine connaissance du Ligurien, acquise au moment de l'occupation de ce pays par l'armée Vallone, mais l'accent et le débit de son correspondant étaient tels qu'il ne put en saisir qu'une infime partie. Tout ce qu'il comprit, fut que l'appel venait d'un poste de douane. Il n'en avait rien à foutre de la douane et rappela le standard en le chargeant de retransmettre l'appel au ministère de l'Intérieur. Un peu plus tard le même appel revint:

- C'est vous qu'on demande, général.
- Quelqu'un parle t-il le Ligurien parmi vous?
- Pas vraiment, répondit l'homme. (les Vallons avaient un peu tendance à tenir les autres langues de la Fédération comme mineures).
- C'est inadmissible... En attendant, faites patienter, je fais chercher un interprète.
- Ce n'est pas la peine, l'homme parle Vallon.
- Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ! J'écoute...
- Général Lemai, ici Iwo Jima.
- Qui?
- Iwo Jima.
- Il est mort, monsieur, trêve de plaisanterie.
- Son fils, je suis son fils, souvenez-vous: nous nous sommes rencontrés il y a quelque temps à Dolf.
- Oui, oui, bien sûr. D'où appelez-vous?
- D'un port appelé Libretta.
- Qu'y faites-vous?
- Nous venons de débarquer d'un petit bateau. Je suis avec ma mère, ma..., et deux jeunes femmes.
- Je vous envoie un avion tout de suite.

Tard dans la soirée, Alain et Létitia attendaient la sortie des passagers du vol spécial gouvernemental. Elle imaginait trop bien le désarroi des trois femmes accompagnant le réfugié politique. Elle avait par ailleurs suggéré également la présence d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur: une Ligurienne qu'elle connaissait personnellement. Celle-ci dépêcha une de ses collaboratrices, sur place à Libretta, afin de dénouer un peu le problème. Le capitaine Philippe fut chargé de coordonner l'opération.

Létitia fut la première à monter à bord. Iwo la reconnut immédiatement et la présenta à sa mère et aux deux jeunes femmes, dont il ne précisa pas la situation. Annah la séduisit dès le premier abord. Elle aurait aimé pouvoir converser avec elle, mais son aryan était par trop approximatif. Elle eut cependant le temps de noter une certaine qualité de rapport entre la

mère d'Iwo et la jeune Noire. Lorsqu'ils furent enfin autorisés à sortir de l'avion, elle offrit à Iwo ses services afin de l'aider à régler les formalités d'entrée.

Avertie de l'entrée en Acadie de la famille du 'cher ami' de son 'grand disparu' Suzanne tint à la recevoir au plus tôt. Lorsque Izu se présenta devant elle, accompagnée des deux jeunes gens, sa mauvaise vue ne lui permit pas de remarquer la couleur de peau d'Annah.

– Quels magnifiques enfants vous avez là ! dit-elle à Izu.

La traduction d'Iwo ne fut pas littérale.

La soirée fut entièrement consacrée au Passé. Izu et Iwo y découvrirent, qui un mari, qui un père, qu'ils ne reconnurent pas, tellement la dithyrambe fleurit. Toute à l'évocation de ce passé dont elle gardait la nostalgie, la Présidente paraissait fort émue. Pour Izu, cette projection dans le passé avait une toute autre signification. Qu'étaient devenus Aldo, Ornella, Burdi? Brusquement elle venait de se souvenir de leurs prénoms.

Les premiers jours en exil sont toujours difficiles. Tout est étranger, pour ne pas dire étrange: la nourriture, les vêtements, les meubles, la langue, la nature etc. Ce qui n'est que dépaysement et recherché en tant que tel pour du simple tourisme, se transforme facilement en déboussolement quand la voie du retour est fermée. L'enfer qu'on vient de quitter en vient parfois à se transformer en paradis.

Ce ne fut heureusement pas le comportement de nos quatre aryans. Iwo parlait la langue et avait passé une bonne partie de son adolescence dans le pays. Annah, bien qu'éprouvant une grande affection pour Izu au point de l'avoir adoptée comme mère, ne se sentait pas aryane, ni dans le corps, ni dans l'âme. Ce nouveau pays tant vanté pour sa liberté sous toutes les formes, aussi bien par Iwo qu'Izu, ainsi que par les écrits souterrains, allait peut-être – certainement même – lui permettre enfin d'exprimer et de réaliser toutes les potentialités qu'elle sentait en elle. Izu considérait sa vie comme finie. N'en attendant rien, elle se refusait à éprouver ni nostalgie ni déception. Mitsuei était en transit, tout son être tendu vers une prochaine étape.

L'appartement mis à leur disposition était grand, clair, lumineux et s'ouvrait largement sur le grand parc intérieur où Izu se souvenait avoir atterri en hélicoptère.

L'avenir était ouvert. Restait le quotidien. On le pensa pour eux.

Le lendemain, au milieu de la matinée, trois appels téléphoniques vinrent régler le problème du proche avenir. Le premier fut pour Izu. Ce fut Iwo qui prit l'appareil. Au bout de quelques échanges, en Aryan, Iwo fit signe à sa mère d'approcher:

– C'est pour toi... un homme... il ne veut pas dire son nom.

Sous les regards un peu soupçonneux de son fils, Izu prit le combiné.

Après avoir écouté un moment en silence elle s'exclama:

– Comment avez-vous su ma présence ici?

Pendant tout le reste de l'échange, elle ne prononça aucune parole, se contentant d'écouter. Avant de raccrocher elle dit simplement:

– Je ne sais pas, laissez-moi le temps de m'habituer.

Elle resta un moment les yeux fixés au ciel.

– Qui était-ce? demanda Iwo.

– Un homme dont nous avons fait la connaissance dans l'avion quand tu es venu à Havard. Je l'ai revu là-bas d'ailleurs.

– Que voulait-il?

– Il aimerait nous rencontrer pour nous aider... Il parle l'aryan.

Le deuxième appel fut pour Annah.

– Un homme? demanda t-elle quand Iwo lui tendit à son tour le combiné.

– Une femme.

– Dommage, fit malicieusement Annah.

C'était Létitia qui s'enquêrait de leur première nuit. Elle pensait qu'une de leurs premières préoccupations serait d'apprendre une des langues d'Acadie. Aussi leur proposait-elle une solution qui allierait rapidité avec efficacité et réduirait d'autre part quelque peu leur sentiment de dépaysement. Il s'agissait tout simplement d'aller habiter le pavillon d'Aryan à Hauvard, inoccupé depuis la rupture des relations entre les deux pays. Après une brève consultation, l'idée fut adoptée à l'unanimité. Restait le choix de la langue.

– Que conseillez-vous? demanda Annah à Létitia.

– La plus belle est la mienne: je suis Ligurienne. Un Austrien vous dirait la même chose de la sienne... Un Newlandais idem... la Vallone est la plus répandue.

– Je suis peut-être trop vieille pour apprendre! dit Izu.

Personne ne releva.

– Pour moi, ce sera les quatre langues, déclara Annah, de telle sorte que je ne me sentirai étrangère nulle part dans le monde.

– Tu veux voyager de par le monde? s'alarma Iwo.

– Ma soif de voir et d'apprendre a pris un tel retard qu'il n'y a plus une seconde à perdre.

– Est-ce que j'aurai le droit d'apprendre moi aussi? s'enquit comiquement Mitsuei.

Cette réflexion eut le don de faire rire Annah.

– Mais bien sûr, Mitsu, tu seras étudiante comme moi. Izu m'a dit que l'uniforme des jeunes filles est très seyant.

– Alors moi, je veux apprendre la langue d'Oha, ainsi que le Vallon, les deux que parle Teoera.

– Je ne veux pas paraître rabat-joie mais qui va payer? lança Iwo.

– On travaillera. D'après Izu toutes les filles travaillent à Hauvard pour payer leurs études.

– Et moi qu'est-ce que je deviens dans tout cela? s'enquit Iwo d'un ton où perçait une certaine amertume.

– C'est ton problème. Ce n'est pas parce que nous sommes en Acadie que c'est aux filles de dire aux garçons ce qu'ils doivent faire.

Iwo se fit sombre.

Le troisième appel fut pour lui. Il venait du général Lemai qui lui demandait de passer au ministère, dès qu'il en aurait la possibilité.

Devant les principaux chefs militaires que le ministre avait réunis pour l'occasion, Iwo fit un long rapport sur la situation en Aryan.

A la fin de la journée, il avait obtenu une place de conseiller pour les affaires aryanes auprès du ministre de la Guerre, cependant que les trois femmes emménageaient dans le pavillon d'Aryan à Hauvard. Izu l'avait revu avec beaucoup d'émotion ; beaucoup moins pour Iwo qui les rejoignit tard dans la soirée. Il y trouva une Annah qui n'avait pas perdu une minute pour se glisser dans l'«uniforme» féminin d'Hauvard qui lui seyait d'ailleurs à ravir.

Le lendemain, Izu voulut se promener seule dans Hauvard: une promenade-souvenir comme elle disait.

Rien n'avait changé. Les vents successifs de modernisation, qui balayèrent à plusieurs reprises le pays, s'étaient toujours arrêtés aux murailles symboliques d'Hauvard. Face au culte de la nouveauté qui déferlait sur le pays, elle avait su rester une forteresse imprenable, un bastion du conservatisme dans ce qu'il a de positif. Pendant quelques années, si on put noter une certaine désaffection au profit d'universités plus clinquantes, très vite Hauvard refit le plein. Les listes d'attente s'allongeaient. On disait même que certains parents inscrivaient leurs enfants dès le berceau. Maintenant qu'on redécouvrait certaines vertus au passé, que les

vieilles pierres n'avaient plus à se cacher devant le béton, que la lampe à huile reluisait dans certains restaurants et maisons particulières, que le bois brûlait dans les cheminées, le prestige d'Hauvard remontait au zénith.

Lorsque Izu revint au pavillon, elle y trouva une Mitsuei préoccupée.

– Annah n'est pas là?

– Elle est aux cours.

– Et toi?

– Vous voyez bien que non, madame Izu.

– Tu y as renoncé déjà?

– Non, j'en ai toujours autant envie.

– Et alors?

– Je ne peux pas vous expliquer. C'est Annah qui le fera.

Lorsque, tard le soir, celle-ci rentra, elle lui posa aussitôt la question.

– C'est quelque chose qui va te concerner toi aussi, maman Izu.

En effet, l'après-midi, Annah et Mitsuei, accompagnés d'Iwo en guise d'interprète, s'étaient présentés pour les formalités d'inscription. Tout alla bien jusqu'à la visite médicale. Une jeune femme médecin les reçut fort gentiment et parut fort intéressée par la vie en Aryan, en particulier la condition des femmes. Puis, à brûle-pourpoint, elle leur demanda:

– Connaissez-vous le Sextra? C'est une maladie...

– Fort répandue hélas en Aryan, interrompit Iwo. Nous avons fait partie, un temps, d'une commission nationale de lutte contre cette maladie.

La jeune praticienne manifesta du soulagement:

– Très bien, fort intéressant. A l'occasion j'aimerais vous faire rencontrer le Professeur Griffith qui est notre grand spécialiste. En attendant je dois vous faire part des mesures que nous avons été amenés à prendre à Hauvard. Elles lui sont spécifiques, bien que nous pensions qu'elles seraient également fort utiles à l'échelon national. A l'entrée, les étudiants reçoivent une information complète sur la maladie. Ils doivent s'engager à vivre en couple, en étant parfaitement informés des dangers qu'ils encourent à s'en écarter. Il vous faudra vous plier à cette règle, sans laquelle nous ne pouvons accepter aucune inscription.

C'est ainsi qu'Izu apprit que son fils allait désormais vivre intimement avec Annah; de même qu'elle ne pourrait, pas davantage que Mitsuei, demeurer à Hauvard, si elles ne se pliaient pas à la règle. Il ne pouvait, évidemment pas, en être question pour Izu. Pour Mitsuei, pas davantage. Annah ne semblait pas avoir hésité une seconde: elle était, déjà, toute entière, tournée vers l'avenir.

Izu et Mitsuei retournèrent à l'appartement d'Acadia.

– Qu'est-ce qu'on va devenir, Madame Izu, ici, à ne rien faire? demanda Mitsuei.

– Je n'en sais pas plus que toi, ma bonne Mitsu.

– Peut-être que Annah ou votre fils vont trouver quelque chose pour nous!

– Ces deux-là sont bien trop occupés pour penser à nous, se lamenta Izu.

– Soyez pas comme ça Madame Izu, moi je suis sûre qu'ils vont trouver quelque chose. Et votre ami qui vous a téléphoné le premier jour, même que...

– Même que quoi? Répondit Izu d'un ton agressif.

– Rien, Madame Izu, rien... si je pouvais aller à Oha, je saurais quoi faire.

– Qu'est-ce que tu ferais de plus à Oha? (Mitsuei s'enferma dans un silence qui intrigua Izu.) Qu'est-ce que tu ferais de plus? répéta-t-elle.

Depuis son retour d'Oha, le souvenir de Teoera n'avait cessé de la tarauder. Mais elle n'avait osé en parler à personne. Un moment elle avait songé à se confier à Annah mais avait

eu peur qu'elle se moque d'elle. Quant à sa patronne, il ne pouvait en être question. Iwo avait-il remarqué l'intimité née entre Teoera et elle, auquel cas il aurait pu en parler à Annah qui n'aurait pas manqué de la questionner. Et pourtant, comme cela lui ferait du bien! Elle se décida d'un coup.

– Je me marierai et j'aurai des enfants.

– Que me racontes-tu là?

Jamais Mitsuei n'avait tant parlé d'une seule traite. Elle passa cependant sous silence l'épisode sur le mont Oha, dont le souvenir la brûlait encore. Izu l'écouta sans l'interrompre.

– Voilà, Madame Izu, vous savez tout.

– Et tu penses qu'il t'aura attendue?

– Oui, Madame Izu, répondit-elle avec force, bien qu'il lui arrivât d'en douter plus que d'en être assurée.

– J'aimerais bien, moi aussi! laissa échapper Izu.

– Vous aimeriez bien quoi, Madame Izu.

– Non, rien.

– Vous n'êtes pas gentille, Madame Izu, je vous ai tout raconté, vous pouvez bien me raconter, un peu.

A peine avait-elle terminé sa phrase qu'elle se rendit compte de son inconvenance: une domestique ne parlait jamais de cette façon à sa patronne! Ce devait être le fait de se trouver à l'étranger! A Oha également, elle s'était comportée comme elle ne l'aurait jamais fait à Kuttio.

– Lors de mon voyage en Acadie j'ai rencontré quelqu'un.

– Et c'est lui qui vous a téléphoné.

– Oui.

– On a tous vu que vous aviez un air bizarre.

– C'était il y a plus de vingt ans.

– Teoera m'a dit qu'il m'attendrait toute sa vie. Est-ce que cet homme vous a dit ça lui aussi?

– Il m'a simplement dit qu'il aimerait tant me revoir.

– Et il vous l'a répété au téléphone?

– Oui.

– Alors qu'est-ce que vous attendez?

– Qu'est-ce que va penser Iwo?

– Vous venez de dire qu'ils étaient bien trop occupés.

– J'ai peur d'être déçue.

– Et vous n'arrêtez pas d'y penser, je le vois bien.

– Le hasard m'avait fait le rencontrer, laissons-lui le soin de le faire de nouveau.

Mitsuei décida d'aider le hasard. Elle prit l'initiative d'appeler Madame Létitia et n'hésita pas à lui faire part ce que lui avait dit Izu. Le soir même, l'homme appelait. C'est elle qui reçut l'appel; la voix était agréable: "Madame Izu, cria-t-elle, c'est pour vous." La soirée fut gaie, mais Mitsuei n'osa questionner sa patronne. Ce n'est que le lendemain qu'elle lui confia qu'elle était invitée à déjeuner: "je te demanderai de me conseiller pour mon habillement."

– Vous êtes très séduisante, Madame Izu, lui dit-elle alors qu'elle quittait l'appartement pour son rendez-vous. (Jamais elle n'aurait osé prononcer de telles paroles à Kuttio ! L'air d'Acadie commençait à opérer, comme l'avait fait celui d'Oha.)

Apparemment l'homme –il s'appelait Aldo– n'avait pas oublié Izu et cela réconforta Mitsuei; on le vit de plus en plus souvent, jusqu'au jour où, toute rajeunie, Izu annonça à Mitsuei qu'ils allaient emménager dans un appartement à Ville Neuve, la plus grande cité d'Acadie.

– Moi aussi, Madame Izu?

– De toute façon nous ne pouvons plus rester ici.

- Et qu'est–ce que j'y ferai là–bas?
- Aldo m'a dit qu'il te trouverait de l'occupation.
- Il pourrait pas me trouver un moyen d'aller à Oha.
- Ce ne sera pas possible tant que l'armée aryane y sera.
- Vous lui avez raconté?
- Il ne fallait pas?

2 Stupéfiante Annah

Annah se révéla particulièrement douée pour les langues. Au bout de six mois, elle était capable d'entreprendre de longues conversations en vallonnais et ligurien avec Aldo et Létitia, émerveillés de ses progrès. A la fin de l'année scolaire, elle y avait ajouté le newlandais et l'austrien. Non contente de maîtriser parfaitement ces quatre langues, elle pouvait imiter les différents accents selon les régions. Un 'cas', disait Létitia, de plus en plus admirative. Un cas également pour ce pauvre Iwo qui s'essouffait à suivre l'évolution fulgurante d'Annah.

- Sois toi–même, lui disait–elle, mène ta vie.
- Je n'ai pas d'avenir ici, tu le sais bien, Annah.
- L'avenir ne vous tombe pas tout cuit dans le bec, il faut le mériter –c'est un proverbe austrien.

En vérité il avait peur de la perdre –ce qu'il n'osait lui révéler. Cette perspective le minait, lui enlevait une bonne partie de son énergie. Pendant les rares heures où ils se trouvaient ensemble dans leur logement, le téléphone n'arrêtait pas de sonner. En majorité des hommes, quelques femmes également. Lorsqu'il s'y trouvait seul –souvent, de plus en plus souvent– on le chargeait de prendre des messages, sans se préoccuper de savoir qui il était. Très vite il décida de les ignorer.

- Pas de messages pour moi? demandait Annah en rentrant.
- Non, rien, répondait Iwo.

Elle n'en croyait pas un mot, mais ne semblait pas lui en tenir rigueur.

Dans toute cette zone d'ombre qui lui paraissait s'épaissir de plus en plus restait un coin de lumière qui, paradoxalement, appartenait au domaine de la nuit. Annah y était sienne, lui appartenait avec une fougue qui ne se démentait jamais. Dans ces moments–là, elle n'hésitait pas à s'exprimer avec des mots, auxquels il s'accrochait, car le lendemain elle entraînait de nouveau dans le tourbillon de sa vie, duquel il était exclu.

Très vite, en dehors de ses cours de langues, elle voulut toucher un peu à tout, dans sa soif d'apprendre. A Havard, comme dans toutes les grandes universités d'Acadie, l'expression artistique, ainsi que le sport, tenaient une place considérable. Iwo y avait pratiqué la balle au pied où il avait tenu, avec un certain bonheur, le rôle de pilier central. Annah, entraînée par une camarade, tâta de la balle au panier, où sa souplesse naturelle, alliée à une réelle détente fit merveille. Une autre amie, lui fit découvrir la danse; elle s'y consacra avec fougue, sous la forme classique et moderne. La danse et le théâtre s'apparentant –ne serait–ce que par leurs lieux d'expression– elle se trouva également sollicitée par un cours d'art dramatique.

Dans toutes ces disciplines, la présence d'Annah s'accompagnait d'un double phénomène d'enthousiasme délirant et de jalousie haineuse. Les hommes, qu'ils soient professeurs ou étudiants, étaient à ses pieds. Ce que ne comprenait pas Iwo c'est que sa présence à ses côtés lui donnait une assurance en face de cette meute agressive sous un masque d'admiration; l'assurance qu'aucune faille n'apparaîtrait un jour dans le personnage qu'elle était en train de se créer. Elle le lui aurait bien expliqué, si elle en avait eu réellement conscience!

Lorsque Annah eut terminé son année d'études à Hauvard, Létitia leur proposa d'occuper son appartement de Ville Neuve. Après bien des réticences, Iwo avait fini par accepter de demander sa naturalisation, condition nécessaire pour reprendre une carrière militaire, dans l'armée acadienne, cette fois. Celle-ci obtenue, il lui faudrait faire un stage d'un an à Coëtlogon afin de pouvoir bénéficier de l'équivalence des diplômes et pour, qu'en particulier, sa qualification sur hélicoptère soit reconnue. Annah n'avait pas jugé nécessaire de demander la sienne, étant donné qu'elle l'obtiendrait automatiquement par son mariage avec Iwo, auquel Izu agréait désormais.

Les formalités administratives préalables à leur union légale furent longues. Cette beauté noire, dont les magazines commençaient à s'arracher les photos, intriguait. Sur ses origines, Annah donna des détails théâtraux, remplis de magnificence. Elle inventa un pays mythique, le Jimawe, en plein cœur du Sunam. Une sorte d'Atlantide dont le dernier roi aurait été son père, royaume rayé de la carte, la race exterminée par les Aryans. Elle en était l'unique survivante. Son nom était celui de la dynastie royale: Jima. L'histoire eut un succès considérable et fut reprise dans tous les journaux. La géographie n'était pas le fort des Acadiens et le pays avait besoin de féerie. Une chaîne de télévision offrit à Annah de venir conter son histoire au public. C'est à cette occasion qu'elle démontra sa capacité de transformer n'importe quel bout de tissu en habit de rêve.

Un maquillage léger faisait ressortir le soyeux de sa peau ainsi que la luminosité de ses yeux mauves. Elle savait également jouer de ses longs cheveux avec un art consommé. Simplement paraître aurait sans doute suffi à accréditer son histoire, mais la virtuosité de son langage, émaillé de citations en quatre langues, allié à la musicalité de sa voix dont elle commençait à savoir bien se servir, en fit un magnifique spectacle. Ce fut un immense succès. Pour rien au monde, Létitia n'aurait manqué cet événement. Izu et Mitsuei se contentèrent de la retransmission. Iwo ne voulut pas accompagner Létitia. Il n'aurait pas supporté être le point de mire de centaines d'yeux. Il lui faudrait pourtant en prendre l'habitude, car la 'princesse Noire' était devenue, du jour au lendemain, une vedette, en Acadie.

Les propositions accoururent de toute part: magazines, cinéma, télévision, publicistes, tous ceux qui attendaient de sa collaboration une hausse vertigineuse de leur chiffre d'affaires.

3 Un mariage royal!

Le mariage de la 'princesse noire aux yeux mauves' avec le fils de l'homme qui avait fait trembler l'Acadie, ne pouvait passer inaperçu. Ce fut le grand événement médiatique de l'année. Iwo aurait préféré un peu plus de simplicité, mais il lui faudrait se faire une raison. Désormais sa vie serait celle de consort d'une vedette qui afficherait un talent à la limite du génie, pour défrayer de temps à autre la chronique, sans laquelle il n'est pas de vedettariat.

Il hésita à endosser l'habit traditionnel des mariés en Aryan, immuable depuis des siècles. Tous l'en dissuadèrent, à commencer par sa mère.

– A vie nouvelle, habits nouveaux, lui dit-elle.

Elève à Coëtlogon, il se décida donc à revêtir l'uniforme si seyant de l'école. Celui-ci n'avait également pas évolué depuis plus d'un siècle, mais se trouvait être remarquablement photogénique. Annah, quant à elle, n'eut que le choix à faire devant les nombreuses propositions des couturiers. Elle opta pour un jeune qui se lançait dans l'aventure, un Ligurien, Rinaldo Mostrani, recommandé par sa famille à Aldo et Létitia, deux Liguriens ayant fait leur chemin. Pour sa première création, Rinaldo innova. Pour Izu et Mitsuei il recréa une tenue aryane en l'acadianisant quelque peu. Annah, tenant au mythe de son pays d'origine disparu, l'imagination de Rinaldo se débrida. Pour l'avant et l'après cérémonie, il inventa à la fois un procédé de confection et un nom: *boubou*, tissus de couleur différente mis

bout à bout. Pour la cérémonie elle-même, il resta plus classique, bien qu'innovant avec la robe de mariée, blanche comme il se devait, jouant à merveille du contraste de la peau d'Annah avec le blanc lumineux du tissu. L'image rendit encore mieux cette opposition. Du jour au lendemain, Rinaldo connut la célébrité.

Pour Letitia, se posa un difficile problème, que le jeune et imaginaire couturier sut résoudre en dissimulant, sous des drapés flottants, les rondeurs significatives que la jeune ministre, célibataire, ne tenait pas à afficher devant le pays tout entier.

Aldo ne cessait de presser Izu de l'accepter comme époux. Il s'était acquis les appuis d'Annah –enthousiaste–, d'Iwo, plus réservé. Même Mitsuei osa donner son avis.

– Ma vie est finie, ma bonne Mitsuei!

– Mais non, madame Izu, elle commence au contraire! Je veux dire votre vie de femme! Parce que comme mère, j'aimerais la réussir comme vous! Un seul homme compte pour moi. Quand le reverrai-je?

Annah aurait bien voulu que les deux mariages se célèbrent en même temps. Elle y voyait comme un symbole! Izu demandait encore à réfléchir. Elle laissa passer la date.

Le gouvernement était représenté en force, la Présidente en tête. Digne épouse de Gérald –le grand communicateur– celle-ci pressentit très vite les retombées non négligeables dont les participants à cet événement ne manqueraient pas de profiter, s'ils savaient se mettre en avant. Seule, manquait à la fête madame le Premier Ministre, laquelle prétextait qu'elle avait mieux à faire que de se montrer. Son mari la comprit. Il hésita un moment à l'imiter, ne serait-ce que pour éviter les inévitables allusions que n'allait pas manquer de provoquer l'état de Létitia. Mais il était l'ami des futurs époux et la réalisation de Rinaldo le rassura.

Il n'est de grand mariage qu'accompagné des fastes, du brillant, du cérémonial de la religion. La majesté des édifices à elle consacrés, la résonance qu'ils procurent à la musique, en font un cadre inégalable. Ce fut la règle dans le passé. Cela resta une coutume pendant la récente période de désaffection du peuple envers la religion. Annah ne se reconnaissait dans aucune d'entre elles. Iwo, ayant hérité de son père l'idée qu'elle n'était qu'un moyen supplémentaire de gouverner, le choix d'un culte pour la cérémonie fut aisé. Seule le Calédonisme permettait les fastes qu'Annah avait en vue. La cathédrale de Ville Neuve était superbe, médiatique à souhait. Le tout jeune primat de Vallonie, qui avait tout de suite compris l'intérêt qu'il pourrait retirer de l'événement, faisait merveille devant les caméras.

La pompe de cette cérémonie dépassa tout ce qu'on avait connu dans des temps récents. Certains commentateurs allèrent jusqu'à employer le terme: royal, princier ne leur semblant pas suffisant. Le primat officia en personne devant les télévisions du monde –restreint pour le moment à la seule Acadie. Son sermon enthousiasma l'assistance, à côté duquel le discours de la Présidente parut terne, bien qu'on y retrouvât de nombreux thèmes communs. Magie du verbe et de la mise en scène. "Ce capucin ira loin", confia Alain en aparté à Létitia.

4 Le test de Likov

Deux ans s'étaient écoulés. On approchait de l'année 37. Le Monde était coupé en trois. Aryan était de nouveau enfermé dans ses frontières. Les nouvelles qui en filtraient n'étaient guère rassurantes. Quant au reste du Sunam, s'il n'était plus occupé par Aryan, il n'intéressait pas davantage l'Acadie. Les petits pays, un temps si orgueilleux de leur indépendance nouvelle, n'étaient plus que ruines où la population, devenue presque exclusivement féminine, tentait de subsister à la limite du dénuement total. C'était par millions qu'il fallait compter les morts, si tant est qu'on pût faire des statistiques, car peu s'y rendaient, par crainte de ne plus revenir. Certaines associations s'étaient créées en vue de venir en aide à ces populations déshéritées, mais les volontaires manquaient.

Le sextra restait toujours une terrifiante menace. Malgré d'énormes moyens mis en jeu, aucun remède, réellement efficace, ne dépassait le stade du laboratoire. De temps à autre, des communiqués triomphants annonçaient bien un vaccin ou une pilule miracles, mais ils émanaient de firmes privées en mal de publicité, bravant un risque, réel celui-là, de sanctions sévères de la part du ministère de la Santé; celui-ci, régulièrement, mettait en garde la population contre de tels agissements. Mais l'aspiration à voir la fin de ce fléau était telle qu'elle voilait tout discernement: les charlatans de tout acabit fleurissaient.

Si la maladie n'était pas vaincue, elle était contenue. Combien de morts avait-elle fait? Dans un premier temps le ministère de la Santé voulut tenir secrètes ses statistiques afin de ne pas effrayer la population. Mais il ne pouvait empêcher la circulation de chiffres totalement incontrôlés, lesquels faisaient état de millions de morts. On était même allé jusqu'au chiffre de un homme sur deux, en ville. La ministre de l'Information s'était élevée contre cette habitude du corps médical de cacher la vérité au malade. L'effet pervers de cette attitude était patent dans le cas présent. Le premier ministre donna ordre pour que chaque mois des statistiques soient publiées. On en était à un mâle sur quatre.

A défaut de remède, les projets pour contenir la maladie fleurirent. Celui d'interner, dans d'immenses camps, les femmes contaminées, ou simplement suspectes, fut abandonné, en premier, par son promoteur. Les méthodes utilisées, avec succès, à Hauvard, et rapportées par Izu et Annah, car la cité universitaire n'en faisait aucune publicité, étaient-elles utilisables à l'échelon d'une nation? Le gouvernement mit la mesure à l'étude, mais l'abandonna au vu de la complexité qu'elle entraînait. L'idée d'une carte de santé vit également le jour. Elle donna lieu à des oppositions entre hommes et femmes au sein même du gouvernement. Les hommes prétendaient –à juste raison– que le seul fait qu'ils soient en vie constituait la meilleure garantie. En vertu du principe de non discrimination, les femmes voulaient que tous, mâles et femelles, portent la carte. On évoqua Jean XIV qui avait imposé, à une époque, le port d'un calicot jaune, non seulement aux prostituées, mais également aux femmes de petite vertu! Pour que cette carte fût réellement valable, il aurait fallu la faire viser tous les mois, si ce n'est toutes les semaines. La tâche était insurmontable. Toutes ces mesures ne représentaient que des palliatifs, ne parvenant que très difficilement à contenir la maladie.

Soudain, au milieu de l'année 38, une nouvelle apparut sur le front du fléau. Une de plus, qui laissa fort sceptiques les milieux scientifiques et médicaux!

Un chercheur Newlandais, dont le nom, Likov, allait devenir célèbre, trouva qu'en injectant une goutte de sang féminin contaminé à un lapin des neiges, celui-ci mourait en présentant les mêmes symptômes que l'homme. Avant d'être porté aux nues, en tant que sauveur de l'humanité, il fut d'abord en butte à une hostilité féroce, de la part de tous ceux qui œuvraient dans la même direction. Son nom n'appartenait à aucune des quatre familles d'Acadie. Il venait d'une petite tribu du Nord de Newland, faisant elle-même partie d'une peuplade possédant un langage commun: les Skimos. Ils vivaient dans le Nord de l'Acadie, de part et d'autre de la frontière entre l'Austrie et le Newland. Ce peuple, non seulement avait dû survivre péniblement à des conditions climatiques sévères, mais également aux exactions racistes des Newlandais et des Austriens bon teint. A la fin de la guerre, où certains de ces 'sous-hommes', engagés dans chaque camp avaient fait preuve de leurs qualités de résistance, de courage et même d'intelligence, le Congrès des Nations les avait inclus dans la liste des peuples à libérer. Dans la lancée des mouvements d'indépendance, l'idée d'une nation Skimo fut avancée, mais, à l'encontre de certains nouveaux Etats, guère plus économiquement viables, les Skimos avaient choisi de rester au sein des Etats-Unis d'Acadie en tant que région autonome. Tout en continuant à habiter leur pays, ils s'étaient parfaitement adaptés à la civilisation et se montraient en particulier très doués pour les études scientifiques.

Le jeune Likov avait fait ses études à Hauvard: médecine et biologie. Il s'y fit remarquer. Aussi, à sa sortie d'université, fut-il l'objet de nombreuses propositions d'embauche. Mais, doté d'un tempérament solitaire, il préféra regagner son pays, où il se livrait, seul, à des recherches.

La prétention d'un Skimo inconnu d'avoir trouvé ce sur quoi butaient depuis fort longtemps d'éminents chercheurs, bardés de titres prestigieux, disposant des meilleurs laboratoires du monde, ainsi que de fonds paraissant sans limites, fit sourire dans ce petit monde fermé. La communication de Likov ne trouva pas davantage grâce auprès des fonctionnaires du ministère de la Santé qui, à leur décharge, recevaient chaque jour des communications miracles. Il faut dire également qu'une expérimentation, à base de lapins des neiges, faisait un peu canular, dans ces régions où on n'en avait jamais vu la queue d'un, ni dans un zoo, ni ailleurs. Pour la bonne raison que ce lapin ne supportait pas l'esclavage et se laissait mourir. En désespoir de cause, Likov s'adressa à son ancien professeur de Hauvard, Griffith, l'un de ces hommes qui en rachètent des milliers d'autres. Bien en avance sur son époque, il se proclamait citoyen du monde. Le jeune Youri (prénom de Likov) lui plut. Il en fit son protégé. Désormais retiré dans son pays, au bord de la mer, il se livrait à des recherches personnelles. Comme tous, il avait participé à la 'grande recherche'. On lui attribuait, en particulier, les mesures prophylactiques prises à Hauvard, lesquelles reflétaient bien l'esprit de cet homme qui, en toutes circonstances, savait garder les yeux grand ouverts. Au reçu de la communication de Youri, il n'hésita pas et prit la direction du Nord. Une semaine lui suffit pour passer l'expérimentation de son ancien élève au crible. Ils fêtèrent l'évènement en ouvrant une bouteille de ce redoutable alcool blanc des Skimos: la vodka.

Griffith connaissant personnellement la ministre Amélia Leenhard, la suite ne fut plus qu'une promenade de santé, si l'on peut dire. Le test de Likov fut repris, disséqué, trituré, malmené, mais il résista à tout. La seule critique valable vint des âmes sensibles qui trouvaient si mignon ce lapin des neiges. Heureusement pour l'adorable espèce, il se trouva qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour l'utilisation en grand du test. Les hommes n'étant jamais en panne d'imagination, un élevage industriel de ce rongeur fut tenté. En vain. Ce dernier, décidément pas comme les autres, ne supportait pas d'être enfermé, pas davantage que la clémence des autres climats que le sien. On re essaya sur d'autres animaux. Rien n'y fit: seul le lapin des neiges se comportait comme l'homme.

Griffith et Likov étaient retournés dans leurs pays respectifs, tout en maintenant une liaison constante. Leurs travaux débouchèrent, deux ans plus tard, sur la mise au point du test de Likov qui, cette fois, se passait de l'animal blanc. En faisant une analyse comparée du sang de l'homme avec celui du lapin, les deux chercheurs avaient découvert une particularité commune qui se modifiait en présence de l'ennemi (le Sextra) –qu'on ne qualifiait pas autrement puisqu'on n'avait pu l'identifier. Le processus de la maladie était découvert, mais on ne savait toujours pas le pourquoi. Le test de Likov –Griffith avait refusé l'offre d'y associer son nom– était désormais utilisable à grande échelle, puisqu'il suffisait de prélever dans le sang féminin cette fameuse particule appelée S R, du Newlandais Snow Rabbit pour savoir si une femme était positive ou non.

Dans la lutte contre le Sextra, une étape décisive venait d'être franchie.

5 Hélène craque

Alain Lemai hésita longuement avant d'annoncer à Hélène que Létitia attendait un enfant de lui.

Bien qu'il n'eût plus gardé que quelques affaires symboliques dans l'appartement qu'il avait partagé avec Hélène, et qu'il n'y fût que de rares apparitions, le premier ministre n'en

avait pas pour autant réintégré son logement. Elle avait agrandi celui qu'elle occupait tout près de son bureau. Alain ne la voyait plus qu'à l'occasion des conseils de ministres et, de temps à autre, pour des réunions restreintes. Elle ne l'avait plus contacté pour lui demander conseil, comme c'était souvent le cas dans les débuts de sa fonction. Désormais capable de voler de ses propres ailes, selon les prédictions de celui qui demeurait son mari.

Le poids de ses responsabilités l'avait encore un peu plus marquée. Elle ne faisait plus aucun effort concernant son aspect extérieur, et semblait avoir définitivement renoncé au maquillage ainsi qu'à la teinte de ses cheveux. L'habillement contribuait à définir un ensemble sérieux, austère. A se concentrer ainsi sur son intérieur, l'esprit s'était affûté. Son efficacité, redoutable. La voix, en revanche, devenait sèche, le ton comminatoire. Son personnage n'attirait plus la sympathie, ce dont elle n'avait cure car "nous ne sommes pas ici pour sympathiser mais pour travailler" rappelait-elle à de nombreuses occasions.

Cet état de choses navrait Alain. Il continuait à s'en tenir pour responsable, bien que Létitia prétendît que c'était déjà dans sa nature. "On peut pas devenir autrement que ce qu'on est!"

Un jour il se décida à obtenir une entrevue coûte que coûte.

– Si c'est pour m'annoncer que tu veux divorcer, je suis d'accord pour que cela aille très vite, attaqua-t-elle d'entrée.

– J'avoue que je n'y avais pas pensé, fit Alain.

– D'autres peut-être le font pour toi.

– Si c'est à Létitia que tu fais allusion, nous n'en avons jamais parlé.

– Penser très fort évite parfois de parler.

– Tu as sans doute remarqué...! balbutia Alain.

– Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, ce que je ne suis pas encore, Dieu merci.

– C'est dommage ce qui nous est arrivé, Hélène. Nous avons vécu notre vie, côte à côte, sans peut-être nous soucier suffisamment de l'autre. Ai-je jamais su si tu désirais avoir des enfants?

Elle resta un long moment silencieuse, les yeux baissés, puis c'est d'une voix sourde qu'elle reprit:

– Comme toute femme, j'en ai désiré, mais je ne pouvais pas. A ton insu, j'ai consulté de nombreux spécialistes. Les uns te mettaient en cause, les autres: moi. J'ai opté pour moi, mais il m'était toujours resté un doute, que tu viens de lever. Je pensais que tu n'aurais jamais voulu te livrer à des examens.

– D'autant que j'aurais pu te rassurer sur ce point, car j'ai eu un enfant d'une Ligurienne pendant l'occupation.

– C'est une manie.

– L'enfant est mort en bas âge, mais la mère, qui vit toujours, aurait pu te le confirmer.

– Qu'est ce que cela aurait changé?

– Nous aurions pu essayer l'insé...

– Insémination artificielle! J'y ai songé mais j'ai pensé que tu ne l'aurais jamais accepté.

– En somme, tu n'as cessé de penser pour moi.

– Oui... j'ai eu tort, je le reconnais. C'est un peu tard maintenant.

Les larmes perlaient maintenant. Emu jusqu'au plus profond de lui-même, Alain lui prit la main, sur laquelle elle posa la tête.

– J'aimerais tant que nous restions amis, Hélène, si ce n'est pas trop te demander.

Elle releva la tête et, de ses yeux mouillés, le regarda:

– Tout est de ma faute, Alain, je m'en rends compte. Aussi aurais-je tort de te refuser mon amitié. Ce sera difficile, mais je te promets que je ferai tout mon possible... J'aime bien Létitia –elle continua avec un sourire amer– après tout, je n'ai plus d'autre famille que vous... Pourquoi pas la grand-mère de votre petit!

Cette fois, elle s'effondra en gros sanglots qu'elle n'essaya plus de contenir. Alain, à l'interphone, demanda qu'on ne les dérange sous aucun prétexte. Il la souleva de son fauteuil et, la soutenant, la conduisit à son petit logement, où il l'installa sur le lit. Il resta un long moment à ses côtés en lui tenant la main, jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle avait fini par craquer après des jours et des jours de tension accumulée. Il veillerait désormais à ce qu'elle apprenne à se détendre.

6 Les militaires prennent la jupe

A la suite de son stage à Coëtlogon, Iwo fut admis dans le corps des officiers de l'Armée de Terre, à la première Division d'hélicoptères. Stationnée dans le sud d'Acadia, c'est elle qui fournissait les appareils et les pilotes chargés du transport des personnalités officielles. Pour Annah, la question ne se posa même pas de le suivre dans ce trou qu'était la petite ville de garnison. Ils auraient pu trouver un logement à Acadia, distante d'à peine cinquante kilomètres, mais pour Annah, il n'existait qu'un endroit à la hauteur de ses ambitions: Ville Neuve. L'appartement que lui avait prêté Létitia se trouvait au vingtième étage d'une tour en comportant trente, édifiée dans le centre même de la ville. D'autres s'y dressaient déjà. Toutes rivalisant de prouesses techniques et de décorations futuristes. Aldo était fort impliqué dans ce remodelage du centre de la vieille cité, en vue d'en faire la capitale incontestée du monde.

Mitsuei avait manifesté le désir d'aider Annah dans les débuts de son installation, puis était restée, bien qu'elle s'habituaît difficilement à vivre perpétuellement dans le 'domaine des oiseaux', comme elle disait. Quant à Iwo, il aurait préféré une petite maison comme celle où résidaient les quelques amis qu'il s'était faits dans son unité. Le soir, ils y retrouvaient leurs femmes et enfants, fêtant le retour du guerrier. C'est du moins l'impression qu'il en avait. Loin de le plaindre pour sa solitude des jours de semaine, son entourage l'enviait d'être l'époux d'une vedette.

Il ne se passait pas de périodes où la star Annah n'apparût dans un de ces magazines féminins dont se repaissaient ces épouses au foyer. Les hommes se voulaient discrets, les femmes en retiraient quelques bribes de gloire de côtoyer 'monsieur Annah Jima!' Lorsqu'en fin de semaine, Iwo regagnait Ville Neuve, il n'était pas sûr de trouver Annah l'attendant à l'appartement. C'était alors Mitsuei qui lui contait les nouveautés de la semaine. Il en souffrait, mais se taisait. Reconnaisant cependant à son épouse le talent de conférer à leurs rares moments d'intimité une densité qui l'accompagnait dans sa solitude. Une seule fois il osa lui reprocher ses nombreuses absences. "N'est-ce pas ainsi que les hommes se comportaient avec les femmes en Aryan?" lui avait-elle répondu avec un sourire malicieux. Se vengeait-elle pour la vie qu'avait menée Izu?

Celle-ci, devenue enfin l'épouse d'Aldo, se gardait bien d'intervenir entre son fils et Annah, car le caractère de cette dernière s'affirmait chaque jour davantage!

Dans les débuts de sa vie professionnelle de femme-modèle (celle qu'on se doit d'imiter dans tous les domaines de l'habillement, de la parure, et des centres d'intérêt), Annah se trouva bien vite confrontée à ceux qui tirent les ficelles et empochent les bénéfiques. Ceux-ci déniaient à leurs modèles le simple droit à la pensée. Quelle ne fut pas leur surprise de se trouver en face d'un phénomène qui pensait plus vite qu'eux? Gênant! Car cela pouvait devenir contagieux. On voulut l'éliminer du circuit. Erreur fatale. Au lieu de se passer d'elle, on en passa par ses volontés. Elle fut vite connue comme une 'emmerdeuse, certes, mais de classe. Au bout d'un an, comme à Hauvard, elle connaissait toutes les arcanes, les ficelles et les sales coups du milieu.

Une nouvelle société apparut, la Annah Jima S.A. Champ d'action: tout ce qui touche à la femme. Vaste programme. Izu accepta de faire partie de la société, Mitsuei aussi. Iwo refusa

en disant, sans rire, qu'il préférerait avoir affaire à un général atrabilaire qu'à sa charmante épouse. Celle-ci en conçut quelque humeur mais en respecta peut-être davantage son mari.

Létitia suivait avec beaucoup d'admiration le parcours d'Annah. Mais elle appréciait également beaucoup la compagnie de son mari. Lorsqu'elle avait un déplacement à effectuer en hélicoptère, elle s'arrangeait toujours pour que ce soit Iwo qui la pilote. La sorte d'humour un peu triste avec lequel il contait sa vie avec Annah la navrait bien un peu, tout en la faisant sourire.

Il lui arrivait également d'évoquer devant elle les problèmes de l'armée, qu'il ne percevait pas tout à fait du même œil qu'Alain. Lorsque les deux hommes se trouvaient en présence, bien que la sympathie fût réelle entre eux, Iwo restait toujours sur une sorte de réserve prudente. Avec elle, au contraire, il parlait librement, aussi bien de ses problèmes privés que relatifs au métier. C'est ainsi que Létitia prit connaissance d'un réel problème que rencontrait la nouvelle armée.

Un effet du Sextra –rien n'interdit au mauvais d'avoir de bonnes conséquences!– était que le chômage masculin avait complètement disparu. L'industrie et le commerce renaissants faisaient miroiter aux jeunes hommes une carrière rapide, étant donné le faible effectif des mâles, ceci en contravention avec les campagnes d'information et la volonté affirmée chaque jour par le premier ministre de féminiser l'ensemble des activités de la nation. Dans ces conditions, les sergents recruteurs ne faisaient guère recette.

Lorsque Létitia fit part à Alain de sa conversation avec Iwo, celui-ci convint que ce problème faisait partie des préoccupations actuelles de l'armée, mais que ce n'était sans doute pas celle du pays.

– Je préfère ne pas soulever le problème, dit-il, car à la question: "a-t-on encore besoin d'une armée?" je connais d'avance la réponse.

– Quelle est la tienne?

– Peux-tu imaginer quelqu'un avouer que sa profession n'a plus aucune utilité? Si effectivement on n'en a plus guère besoin maintenant, je n'oserai affirmer que le danger Aryan soit définitivement écarté. Il leur reste des forces intactes à Oha, et la situation en Aryan même est inquiétante. Il n'est d'ailleurs pas impossible que je demande à Iwo une mission là-bas.

C'est alors que Létitia posa une question qui la travaillait depuis quelque temps, et pas seulement elle au gouvernement.

– Puisque vous manquez d'hommes, avez-vous songé à incorporer des femmes dans vos unités?

– Oh là là, Létitia! s'exclama-t-il aussitôt, tu veux la révolution dans l'armée? Ce ne fut déjà pas facile de faire travailler ensemble des Ligures avec des Newlandais, des Vallons avec des Austriens, s'il faut y ajouter maintenant des femmes! Tu connais les problèmes que pose la féminisation dans ta propre administration. Ils seraient multipliés par cent dans la mienne. Le dernier bastion mâle restera les forces armées.

C'est avec véhémence que son épouse lui répliqua:

– C'est sans doute la phrase qu'il ne fallait pas prononcer. Si nous tenons actuellement les rênes du pouvoir, ce n'est pas pour les lâcher dans dix ans, dans vingt ans, quand les hommes seront redevenus aussi nombreux que les femmes. L'histoire nous a appris qu'un pouvoir qui ne dispose pas des forces armées reste fragile. Il y a quelque temps nous avons déjà évoqué ce problème avec Hélène et en étions arrivés aux mêmes conclusions. Je pense que c'est le moment de mettre nos idées à exécution. J'ose espérer que nous ne trouverons pas en toi un opposant irréductible.

Face à la fougue de sa femme, Alain gardait le sourire. Pas un sourire narquois, non, plutôt admiratif. Il tenta d'ironiser:

– N'est-ce pas à Libretta que, dans l'antiquité, les femmes, lassées de pleurer leurs fils tués au combat, avaient juré de faire la grève de leurs charmes, tant que les hommes ne banniraient pas les guerres? Elles y étaient arrivées, je crois!

– Cela n'a malheureusement pas duré. A part ce petit exemple, les femmes n'ont jamais su faire corps. Les hommes ont su magnifiquement utiliser la devise "diviser pour régner"... Mais tu n'as pas répondu à ma question.

– Je partage votre analyse. Bien que ma vie ait été consacrée à se préparer pour une guerre que j'ai faite, puis à une autre qui n'a pas eu lieu, je ne suis pas un va-t-en-guerre. Après avoir vécu les horreurs de la dernière, je serais plutôt devenu un pacifiste: un comble pour un général. Ce n'est incompatible qu'en apparence. Il ne suffit pas de se déclarer pacifiste pour que les guerres s'arrêtent comme par enchantement. Un pacifiste aux mains nues est une proie offerte; un pacifiste armé impose le respect. Le vieux proverbe: "si tu veux la paix, prépare la guerre" est et restera d'actualité tant que le monde ne sera pas unifié. Ce jour-là, pourtant, pour que cette unité n'éclate pas, il faudra encore des armes aux forces qu'on appellera différemment: de police ou de maintien de l'ordre... Quitte à passer, non plus pour un féministe, mais un féminisé, non seulement je ne m'opposerai pas à votre projet, mais je vous aiderai. Il est dans la logique de ma pensée. J'ajoute même que l'idée m'amuse beaucoup. Je l'ai déjà confié à Hélène.

– Comment? vous en avez déjà débattu?

– N'est-elle pas le premier ministre, et moi son ministre des forces armées?

– Tu ne m'en avais pas parlé.

– Il ne s'agissait que d'une première approche du problème. Je ne pensais pas qu'il puisse t'intéresser. Ton argumentation est sans failles et bien présentée. J'ai déjà réfléchi à la mise en œuvre. Intégrer des femmes dans les unités masculines serait, à mon avis, une erreur. Il faut créer des corps distincts, entièrement féminins. La question va venir à l'ordre du jour du conseil, dans deux semaines. Je suis chargé de présenter le projet. M'est avis qu'on va encore bien s'amuser.

L'affaire rencontra l'opposition habituelle. D'abord la Présidente, qui, une fois de plus, cita Gérald: "la place d'une femme n'est pas dans un char ou dans un avion, mais près d'un berceau. La patrie a besoin d'hommes, pour cela, la femme est irremplaçable".

– Là est justement le problème, nous n'allons pas attendre vingt ans pour que le cheptel mâle se reconstitue, déclara Hélène.

Le mot 'cheptel' ne plut pas.

– A t-on réellement besoin d'armée? demanda Amélia Leenhard.

– Cela arrangerait bien mes finances, enchérit Lloyd.

– Le seul ennemi que nous ayons est intérieur, de bonnes forces de police suffiraient à cela, lança Drecker, le ministre de l'Intérieur.

L'affaire était mal partie. Le temps n'était pas encore venu de dévoiler les véritables raisons. A Alain échut la difficile tâche de contrer les arguments des opposants.

– A madame Leenhard je répondrai que, dans l'histoire du monde, tous les peuples qui se sont posés sa question ont été rayés de la carte ou se sont retrouvés esclaves.

– Je suis d'accord, mais faudrait-il encore qu'il y ait un ennemi! Le seul que je connaisse est le Sextra.

– Savez-vous ce qui se passe en Aryan? Quelqu'un le sait-il ici? ... Moi je le sais.

– Qu'attendez-vous pour nous le dire? demanda Drecker.

– Le bon moment, je ne peux pas en dévoiler plus.

– Cela a toujours été la méthode de l’armée, dit Lloyd, cela ne change guère à ce que je vois.

– Je vais vous faire plaisir, mon cher Lloyd: non seulement ce projet ne vous coûtera pas un rond, mais je vais pouvoir vous en rétrocéder un peu.

Finalement, après encore quelques escarmouches, le projet fut adopté. L’Etat–major, mis devant le fait accompli, cria au scandale. C’est à peine, cependant si on nota quelques démissions.

On commença par la création d’une unité d’hélicoptères, tout simplement parce qu’on avait sous la main un officier en qui Alain avait confiance et qui ne refusa pas de s’en occuper.

Avant d’impliquer Iwo complètement, le général Lemai lui demanda d’effectuer un voyage d’information en Aryan et si possible d’organiser un petit réseau de renseignements. Bien que le danger de cette mission apparût clairement, aussi bien Izu qu’Annah ne s’opposèrent à l’idée. On avait une dette envers l’Acadie. Iwo, quant à lui, se sentit honoré de la double marque de confiance que le général venait de lui accorder en quelques jours. Ce qui le conforta dans l’estime de soi qui lui était nécessaire en face de la réussite d’Annah.

7 Mission d’espionnage

Aux premières heures de la nuit un sous–marin déposa Iwo à proximité du port d’Ossu, d’où il avait embarqué trois ans auparavant. Comme il portait le même costume, la mère du capitaine Ossaka le reconnut aisément quand elle lui ouvrit la porte de sa petite maison. Elle le fit entrer rapidement, referma aussitôt derrière lui, puis l’entraîna vivement vers une pièce à l’arrière ne disposant d’aucune ouverture sur l’extérieur. Après avoir tendu les oreilles tout en tenant un doigt sur ses lèvres, elle finit par dire:

– Vous n’auriez pas dû revenir.

– Votre fils a eu des ennuis?

– Non, Tome a des relations, il sait y faire comme son père.

Il ne fallait pas compter sur cette vieille dame pour obtenir des renseignements d’ordre général. Ce qu’elle conta de la vie quotidienne illustrait déjà suffisamment le climat du pays. Celui–ci semblait, selon ses dires, entièrement aux mains des moines. Il y en avait de toutes sortes, de toutes les couleurs et qui mettaient leurs sales nez partout. Il était de plus en difficile de trouver des légumes, impossible d’acheter de la viande. Quant au poisson, si son fils ne lui en procurait pas de temps en temps, quand il était à quai, elle en aurait perdu le goût. Passés douze ans, les jeunes n’allaient plus à l’école et s’enrôlaient dans une espèce d’armée qui n’arrêtait pas de défiler tous les jours dans les rues de la ville.

– Il paraît que c’est comme cela partout, ils s’appellent... attendez: des gardes sacrés. Quant aux femmes et aux filles, elles n’ont plus le droit de sortir dans la rue, si ce n’est aux premières heures de la matinée, pour faire leurs achats. On ne revoit jamais plus celles qui osent transgresser cette règle.

Elle continua ainsi longuement à conter les difficultés de la vie en Aryan sous le nouveau régime. Elle s’arrêta pour tendre une oreille vers l’extérieur puis reprit:

– Si c’est mon fils que vous voulez voir, vous avez de la chance, il doit venir ce soir. Je croyais que c’était lui, sinon je ne vous aurais pas ouvert.

L’attente se fit, entrecoupée de monologues de la vieille dame. Elle s’était assoupie un peu avant le milieu de la nuit quand trois coups résonnèrent à l’entrée. Se réveillant en sursaut, elle se précipita vers la porte qu’elle ouvrit sans précautions. Le capitaine entra. Il portait quelques sacs qu’il déposa sur la table.

– Tu es avec quelqu'un?

Sa mère l'entraîna dans la pièce arrière, où il se trouva en face d'Iwo, qu'il reconnut aisément lui aussi. Sa présence dans ces lieux ne parut pas l'étonner.

– Si vous avez besoin d'un bateau, je ne suis pas libre avant de longs mois.

– Non, je voulais simplement vous causer.

– Dans ce cas nous serons mieux à bord d'Oshi Maru.

Installé confortablement dans son fauteuil tournant de capitaine, qui lui permettait, sans s'interrompre de parler, de surveiller les alentours, il se servit un verre de whisky puis commença:

– A mon retour, j'ai été interrogé par un moine particulièrement vicieux qui voulait tout savoir de notre voyage, dans les moindres détails. A aucun moment il ne m'a parlé des trois femmes, mais il ne s'en est pas privé auprès de l'équipage. Personne n'avait rien vu: les braves petits. Pour finir il m'a demandé si je savais que vous n'aviez pas l'intention de revenir. Comment l'aurais-je su? D'ailleurs vous êtes revenu. Ils vont être contents, après vous avoir déclaré traître à la patrie.

En ce qui le concerne, il semblait au mieux avec les autorités, car on n'arrêtait pas de lui demander des transports un peu particuliers sur lesquels il ne s'étendit pas. Sauf qu'il lui révéla avoir fait plusieurs fois le voyage en Autriche afin d'y charger des armes. Pourquoi lui racontait-il tout cela? Au bout d'un moment il apparut comme évident qu'il avait un compte particulier à régler avec le 'Guide suprême'. Il l'avait bien connu pendant leur enfance. Yashima était devenu une sorte de prophète inspiré, menant Aryan vers un avenir soi-disant de lumière. Le présent n'en était que plus sombre.

– Il ne vit qu'entouré de moines. La rumeur publique prétend qu'il en consomme une quantité invraisemblable. Cela ne m'étonne pas, étant donné la façon dont il est monté. Gamin il était plutôt porté sur les filles. Ce doit être au séminaire qu'il a viré de bord. Il doit bien les satisfaire, car ces moines lui sont dévoués corps et âmes.

Iwo voulut savoir où en était la maladie?

– Il n'en est jamais question dans les journaux. La radio ne diffuse plus que des messages religieux. La télévision n'existe plus: c'était l'œuvre du démon. Yashima sait ce qu'il fait: cela lui évite de se montrer. C'est lui le diable: il en a toutes les apparences.

– Pourquoi? Vous le voyez de temps en temps?

– Plus souvent que je ne le voudrais. Mais il m'a à la bonne. Il paraît que je lui remets les idées en place. Qu'est-ce que ce serait sinon? C'est pour lui que je fais mes transports spéciaux. Imaginez les doigts d'une fourche, le nez d'un aigle, des yeux lançant des flammes, des cheveux se dressant sur une tête comme les poils d'un porc-épic en colère: voilà notre homme tel qu'il est devenu! Très impressionnant. Je comprends que les autres filent doux devant lui. Moi, il me fait rire. Il était déjà grimacier en diable –si je puis dire– à l'école!

– Il vous parle de ses projets?

– Des projets? Il n'arrête pas d'en avoir, tous plus fous les uns que les autres. Le dernier en date est de conquérir le monde, non pas pour le plaisir de la conquête, comme ses prédécesseurs, mais pour l'évangéliser, lui faire connaître les joies de la vie telle qu'il l'entend: les femmes enfermées, les hommes aux champs et tout le monde à la prière à la tombée de la nuit.

– Tant que les hommes seront aux champs, le monde ne risque pas grand-chose.

– Oui mais, les champs, ce n'est pas pour aujourd'hui, de même que les femmes à la maison, car il a bien fallu rouvrir les usines d'armement. Ce sont les femmes qui y travaillent, sous la direction des moines. Le rendement est nul. L'ancienne armée est totalement discréditée. On la laisse mourir dans d'immenses camps, gardés par de jeunes fanatiques à peine sortis de l'école, encadrés par les sempiternels moines. La moinitude est en pleine

vogue. De nouveaux ordres sont nés. Les gris: les marcheurs qui ne se déplacent plus qu'en voiture; les rouges, les jaunes, les verts... On s'y perd dans toutes ces couleurs. Ils se disputent âprement les faveurs de la grande nouille et il n'est pas rare qu'ils en viennent aux mains. Pendant ce temps là, à part eux, tout le monde crève de faim. La dernière en date illustre bien le degré de folie auquel est parvenu le pouvoir. Un accident occasionné par des malheureux se rendant en vélo à leur travail contre la voiture d'un gros ponte des moines gris, entraînant la mort de ce dernier –le diable ait son âme!–, a suscité l'interdiction de la circulation à bicyclette. La marche à pied est bien meilleure pour la santé a proclamé un de ces ex-marcheurs –surtout quand on n'a rien dans le ventre et l'estomac dans les talons.

– La population accepte cela sans rien dire?

– Oh que non! Des révoltes ont éclaté un peu partout, dans les débuts. Elles ne sont guère étendues, le pays est trop bien quadrillé. La résignation est venue; Aryan en a une longue habitude.

Avec un tel informateur, Iwo aurait pu, à la limite, arrêter là sa mission, mais il estimait de son devoir de s'imprégner de la situation dans le pays. Le capitaine commença par le lui déconseiller, puis, devant son insistance, il finit par lui proposer le sauf-conduit ainsi que le costume de son second, qui lui servait souvent de messager auprès du gouvernement.

8 Retrouvailles

Sur le réseau ferré, ne circulaient plus que des trains de marchandises, avec un seul wagon pour d'éventuels passagers. Muni de son viatique, revêtu de sa tenue de marin, Iwo put obtenir une place dans le seul train quotidien qui reliait Ossu à Kuttio, une place non payante, puisqu'il n'y avait plus de guichets passagers dans les gares. Il était également seul dans la voiture. Le voyage s'effectua de jour, avec de nombreux arrêts inexplicables. Par la fenêtre de son compartiment, il voyait, sur des routes autrefois encombrées par les vélos, quelques rares camions ou voitures, dans un état de délabrement avancé, chargés à la limite de rupture des essieux, ainsi que de non moins rares autocars, dont les vitres ouvertes débordaient de grappes humaines s'étendant jusqu'au toit, bondé de bagages. Quelques groupes de marcheurs frileux, la tête rentrée dans les épaules, cheminaient sur le bord de la route, disparaissant parfois sous des nuages de poussière, soulevés par les arrogantes voitures officielles.

La région traversée était naguère le grenier à riz d'Aryan. Beaucoup de champs semblaient maintenant délaissés, à l'abandon.

L'impression générale qu'Iwo retira de ce voyage fut qu'une grande tristesse s'était abattue sur le pays.

Dans la banlieue industrielle de Kuttio, quelques usines fumaient. La circulation de camions était un peu plus dense. Le train s'arrêta dans une gare de marchandises. A la sortie, une patrouille de jeunes garçons armés de fusils, trop grands pour eux, l'arrêta pour un contrôle d'identité. Le sauf-conduit qu'ils se passèrent de main en main en le retournant fréquemment eut l'air de les impressionner. Iwo se demanda s'ils avaient su le lire.

Ses pas auraient dû logiquement le porter vers le quartier du gouvernement. Il lui tournait le dos, ainsi que lui fit remarquer la deuxième patrouille qui le contrôla. A part celui qui se comportait en chef, dans les deux cas, les jeunes garçons ne semblaient guère enthousiasmés par leur sort. C'était plutôt l'ennui qu'ils exprimaient. Contraint de modifier sa direction, mais non désireux de s'approcher des bâtiments ministériels, en passant à proximité du grand parc impérial, il eut l'idée d'y pénétrer. L'entrée semblait libre, les portes ouvertes, la loge du garde abandonnée. Il n'y était venu que deux fois: enfant avec sa mère, adolescent en visite guidée de l'école.

L'endroit était sacré, on y marchait avec sérieux, en essayant de s'imprégner de la noblesse des lieux. Tout contribuait au solennel de l'endroit. L'énorme mur d'enceinte filtrait les bruits de la ville toute proche. A l'intérieur, les bâtisses, imposantes, surgissaient çà et là au milieu d'un océan de verdure: plantes rares, arbres centenaires, certains millénaires. De nombreuses pièces d'eau abritaient poissons et oiseaux aquatiques. Tout était net, propre, serein. Pas un brin d'herbe ne s'élevait au dessus des autres. En toute saison, le gravier des allées restait d'un blanc éclatant. C'était un lieu de repos et de recueillement, d'où on ne manquait pas de sortir, non pas meilleur comme le voulait la légende, mais ayant fait une grande provision de sérénité.

La nappe de tristesse générale n'avait pas épargné le parc. Les feuilles mortes jonchaient les allées et les pelouses, où les herbes poussaient désormais en toute anarchie. Toute vie animale avait quitté les plans d'eaux envahis par une mousse verdâtre. Si l'entrée était libre, Iwo supposa que flâner dans ce parc ne devait pas être du goût des nouvelles autorités. Aussi chercha-t-il un endroit pour se mettre à l'abri des regards. Un bosquet épais à l'écart des allées lui sembla convenir. Quelques patrouilles passèrent assez rapidement, toujours des jeunes garçons, qui semblaient plus désireux de bavarder entre eux que de fouiller le parc.

La nuit tomba. Il se posait la question de savoir ce qu'il allait faire, quand un bruit de branches qu'on écarte attira son attention. Une ombre semblait se déplacer de bosquet en bosquet. Soudain elle fut sur lui. C'était un homme. Avant qu'Iwo n'ait pu faire quoi que ce soit, celui-ci lui avait plaqué une main sur la bouche. Iwo crut également sentir la pointe d'un couteau sur son côté gauche.

– Promets-moi de ne pas crier et je te lâche, fit une voix sourde.

Iwo secoua la tête plusieurs fois. L'homme relâcha progressivement sa pression sur la bouche. Une impression de familiarité se dégageait de cet homme.

– Tu es marin? Qu'est-ce que tu fais là?

Cette voix désormais non assourdie, il la connaissait. Il chercha à voir le visage de l'homme. Un bonnet en laine crasseux lui couvrait la tête et une partie du visage. Ce qu'il en restait était noyé sous une barbe noire, fournie. Seuls les yeux étaient clairs, mouvants, expressifs. Cette fois il n'y avait plus aucun doute: c'était Miko, Miko Tagazawa, l'ami disparu. Les deux hommes se regardèrent, se demandant s'ils ne rêvaient pas. Ils s'étreignirent longuement.

– On ne peut pas rester ici. Je suis recherché.

– J'ai une idée, dit Iwo. Au sommet de la muraille d'enceinte, existait un chemin de ronde. Avec un camarade de l'école nous avons escaladé les murs; je crois me souvenir où c'est.

Le chemin était maintenant envahi par la végétation. Ce n'en était que mieux, car cela dissuaderait quiconque d'y venir voir. Mais il fallait songer à en sortir. Le premier rendez-vous avec le sous-marin était dans deux jours. Il ne pouvait plus être question du train. En bicyclette c'eût été possible. A pied il ne fallait même pas y songer. Se procurer une voiture restait la seule solution.

Après une longue attente, le hasard les servit. Ils virent au loin une voiture noire avancer en zigzaguant, comme si le conducteur était ivre, où en quête de quelque chose. A la hauteur du parc, il infléchit sa route, réduisit sa vitesse et se mit à longer les murs pour finir par s'arrêter presque sous leurs pieds, non loin de l'entrée principale. Le moteur se tut. Le silence s'installa. Soudain, un bruit de course s'éleva en provenance du parc d'où déboucha, courant, un homme. Il se dirigeait vers la voiture arrêtée. Arrivé à sa hauteur, une porte s'ouvrit et il s'engouffra dans le véhicule. Comme celui-ci ne semblait pas vouloir bouger, Iwo chuchota:

– Il n'y a pas de temps à perdre; si tu sais te servir de ton couteau, c'est le moment.

Fort occupés à se caresser, les deux occupants de la berline ne songeaient guère à surveiller les alentours. A moitié déshabillés, ils se retrouvèrent, les fesses nues sur le pavé, à contempler leur voiture s'éloigner à vive allure.

9 Les malheurs de Miko

– Dieu est avec nous, dit Miko après un petit moment, quand la tension de l'opération eut un peu baissé.

– Tu es croyant maintenant?

– C'est une expression que j'ai tellement entendue qu'elle m'est venue sans réfléchir. Je crois au contraire que si je l'avais été, je ne le serais plus, consécutivement à ce que j'ai vu et vécu.

Iwo laissa à son ami retrouvé le choix de décider du lieu et du moment de son récit. A mi-parcours, la jauge à essence donna des signes de faiblesse, puis ce fut au tour du moteur. Cet arrêt forcé, en pleine campagne, au cœur de cette plaine sans arbres, constituait une catastrophe. Se déplacer à pied en cachette semblait impossible. Sans grande conviction, Iwo ouvrit le vaste coffre arrière. Celui-ci était rempli de bidons d'essence dont une bonne partie, pleins.

– Dieu est avec nous, dit-il, en souriant à Miko quand il souleva un des bidons pour le transvaser.

Il continua à être avec eux, car le reste du voyage se passa sans incident. En entrant à Ossu aux premières heures de la matinée, ils ne furent même pas arrêtés par les patrouilles, tellement ces voitures noires à vitres fumées constituaient en elles-mêmes des sauf-conduits.

Miko raconte:

“Annah a dû s'étonner de mon silence. J'étais parti en fin de matinée comme je le faisais souvent, pour ce que j'appelais une tournée d'inspection. J'aime bien me rendre sur le terrain, prendre le pouls, écouter les gens. De loin, dans un bureau, on perd un peu de vue la réalité. Un camp militaire venait d'être installé à une trentaine de kilomètres dans le sud. Je voulais me rendre compte des mesures qui y étaient prises et rencontrer certains de mes homologues. J'avais revêtu mon uniforme. Un camion militaire m'a pris à la sortie de la ville. Aucune difficulté ne se présenta à l'entrée du camp. En consultant la liste des médecins, le nom d'un capitaine que j'avais connu au Pundjab m'a frappé. Il m'accueillit fort bien, s'étonnant toutefois de ma présence, car le camp était consigné. Il doutait que je puisse désormais en sortir. Le Haut-commandement l'avait édifié pour rassembler tous les débris de l'armée qui se présentaient à la frontière par petits groupes. On les entassait dans des camions en leur disant qu'on allait les soigner, les remettre en bonne santé après les dures épreuves qu'ils avaient subies. En fait, le camp n'était qu'un immense mouvoir.

J'appris que les forces armées étaient en pleine anarchie. Quelques généraux jouaient aux seigneurs de guerre, en se constituant des petites forces autonomes qui n'allaient pas tarder à se livrer combat. Le gouvernement semblait laisser faire. Apparemment, l'armée ne constituait plus un danger pour eux.

Notre camp était gardé par une unité, tenue en réserve en Aryan. Nos gardiens avaient entendu les pires choses sur nous et nous considéraient comme des pestiférés. Le ravitaillement ne se faisait guère; le service médical n'existait que sur le papier. Le Sextra on n'en parlait plus. Tous ceux qui en étaient atteints étaient morts, mais, dans leur remontée de l'Aran, les soldats avaient contracté toutes sortes de maladies plus classiques qui, pour

certaines, n'en étaient pas moins mortelles. Nous avons visité quelques malades. Leur état était en effet pitoyable.

Ainsi que me l'avait dit le capitaine, on m'a refusé la sortie du camp. Je n'étais rattaché à aucune unité, je ne pouvais pas te prévenir: j'avais organisé moi-même mon propre emprisonnement.

Les conditions ont vite empiré. Le ravitaillement n'arrivait plus. Les hommes restés valides, jusqu'alors un peu résignés, ont commencé à se rassembler bien que ce fût défendu, mais les gardes se cantonnaient à l'extérieur par peur de la contamination. Ils ont envoyé des délégations auprès du commandement intérieur, prisonnier lui aussi, mais qui continuait à se pavaner. Celui-ci, comme toujours, a prétendu avoir l'affaire en mains: il suffisait d'attendre patiemment et tout rentrerait dans l'ordre. Quel ordre?

La faim et la patience ne font pas bon ménage. Que le commandement continue à planer, la troupe était décidée à agir. C'est ainsi que, mis en demeure de choisir notre camp, mon ami Tukko et moi sommes devenus des rebelles. Je te ferai grâce des détails de l'opération en la résumant par ces simples mots: "les planqués de l'intérieur n'ont pas fait le poids en face des loups du Pundjab, ainsi qu'on nous baptisait!"

A la sortie du camp, Tukko et moi – nous étions les seuls officiers – aurions voulu maintenir la cohésion de la troupe pour marcher sur Kuttio et renverser ce gouvernement de pourris qui avait décidé notre mort. Mais, enfoncer les portes d'une prison est une chose, faire un coup d'Etat en est une autre. C'est dommage. Nous aurions pu y arriver. Ce qui se serait passé par la suite n'aurait peut-être pas été mieux! Au lieu de cela ce fut le 'chacun-pour-soi'. Tukko voulut rejoindre sa famille dans le nord. Je pris la route du sud, au hasard, n'ayant aucune famille, comme tu le sais. J'ai fini par atterrir dans un petit village des haut-plateaux où la plupart des hommes, enrôlés dans l'armée, étaient portés disparus. Pourquoi n'ai-je pas tenté de me réfugier chez vous? La crainte sans doute de vous causer des ennuis! Les villageois m'ont fort bien accueilli. Ils n'avaient pas vu un médecin depuis des années. La médecine que je dus pratiquer ne s'enseigne pas à l'école, car les médicaments étaient inexistantes. Je ne regrette pas ces trois ans passés là-bas. J'y ai beaucoup appris.

J'avais pris pension dans une famille, constituée d'une jeune fille de dix-huit ans environ, Usui, présentant beaucoup de ressemblance avec Mitsuei, ainsi que de sa mère et son grand-père. Tout de suite Usui m'étonna par sa curiosité et la somme de connaissances un peu disparates qu'elle avait pu glaner de-ci de-là. Une petite usine de composants pour la télévision s'était installée près du village. Elle y avait travaillé. L'usine était maintenant fermée. La famille subsistait tant bien que mal sur un petit élevage de chèvres et des cultures potagères. L'admiration que me porta immédiatement la jeune fille se transforma vite en passion. Je l'aimais bien. Elle osa braver les interdits. Nous devînmes couple, sous les yeux réprobateurs de la mère, mais non du grand-père qui faisait preuve d'une jeunesse d'esprit peu commune. A ce que je crus comprendre, il avait beaucoup bourlingué dans son jeune temps. Je savais, et l'avais dit à Usui, qu'un jour viendrait où je partirais. Elle semblait s'en accommoder.

La vague religieuse qui déferlait sur le pays avait épargné le petit village, replié sur lui-même. De même, je ne notai aucun cas de Sextra. Un matin, Usui m'apprit qu'un garçon du village qu'on croyait disparu était revenu. Revêtu d'une robe grise, il arborait aux pieds de grosses chaussures noires. Cette arrivée ne me dit rien qui vaille. Le soir même toute la population était convoquée à la prière dans l'ancienne église qu'on s'étonna ne pas être encore remise en état. L'enthousiasme des habitants laissa fortement à désirer. Une semaine s'écoula. Et on vit arriver, dans un vieux camion, une dizaine de gamins déguisés en soldats, dont les armes étaient cependant réelles. Je fus bientôt le seul à ne pas assister aux prières. Le jour où le moine me convoqua, il tomba malade. C'est donc en tant que médecin que je lui rendis visite. Le diagnostic fut aisé: il n'en avait plus que pour deux jours à vivre.

Je voulus savoir qui il avait fréquenté; il en allait de sa vie, lui mentis-je. Il me cita quelques femmes. D'office, j'éliminai toutes celles qui vivaient avec un homme. Une, cependant, dont le mari était porté disparu, m'avoua qu'en effet, un soir, elle avait reçu, incognito, la visite de son époux. Il était reparti le lendemain, en promettant de revenir. Je ne pus me résoudre à lui dire que ce serait: jamais. J'essayai par contre de lui faire comprendre que, dans l'attente d'un médicament à venir, que je lui laissai entrevoir prochain, il lui faudrait se comporter comme une nonne. Elle sembla m'avoir compris.

Le moine mourut. Le lendemain, avertis, je ne sais comment, plusieurs de ses co-disciples surgirent dans le village, tels des sauterelles. Comme ces insectes, ils allaient apporter la ruine et la désolation.

Le village fut encerclé. Interdiction d'en sortir fut notifié. Puis des scènes pires que celles auxquelles j'avais assisté dans ma remontée du Sunam, se produisirent. Une à une les femmes, jeunes ou vieilles furent amenées de force devant le parvis de l'église, puis déshabillées entièrement. Cependant que la petite troupe des moines, lesquels ne verraient sans doute jamais de leur vie autant de femmes nues, s'efforçaient de plonger leurs regards dans des ouvrages religieux, leur chef, un répugnant personnage, m'avait réquisitionné pour procéder à une 'inspection' des coupables. Toutes l'étaient dans son esprit. La religion ne proclamait-elle pas qu'en toute femme résidait le Mal? J'eus beau lui dire que la médecine n'avait aucun moyen de déterminer si une femme était contaminée ou non, il tenait essentiellement à ma présence. J'eus beau déclarer tout haut devant chaque femme qu'on dénudait devant moi, qu'en absence de preuve elle était saine, après un simulacre de prière, elle était attachée sur un bûcher érigé sur la place. J'osai imaginer qu'ils n'iraient pas plus loin, et que tout cela n'était que symbole. Quand le nombre de suppliciées atteignit la douzaine –chiffre éminemment symbolique– un moine mit le feu au bûcher. J'essayai de me précipiter; un garde me barra le passage de son arme braquée sur moi.

J'aurais dû me jeter dans le feu avec elles. Pourquoi ne l'ai-je pas fait?

– Tu n'étais pas responsable, dit simplement Iwo.

– Je le sais... Mais ces cris, l'odeur, la fumée, le crépitement des flammes! Je suis revenu vers le moine qui continuait son procès sadique, pour lui dire:

– Si je vous trouve la coupable, est-ce que vous épargnez les autres?

– Amenez la moi, nous verrons après, me répondit-il.

La jeune femme qui m'avait fait ses aveux se trouvait dans un groupe en attente. Je demandai à lui parler seul à seule. Au lieu de m'accorder cette faveur, il en fut immédiatement déduit qu'elle était coupable. Je venais malgré moi de la désigner. Le regard qu'elle m'adressa quand on la dirigea vers un nouveau bûcher qui venait d'être édifié me fut insoutenable. Au moins pensai-je qu'on allait cesser cette monstrueuse parodie. Il n'en fut rien. Manifestement on n'avait plus besoin de moi. Je ne songeai plus qu'à une chose: quitter cet endroit où la sauvagerie des hommes venait de faire sa réapparition. C'est alors qu'apparut Usui. Cette fois je criai:

– Je suis médecin. Je jure devant Dieu qu'elle n'est pas malade.

– Et pourquoi donc? me demanda sadiquement le moine.

N'allais-je pas, en révélant nos relations, la faire condamner pour péché de luxure (vivre avec un homme sans être marié!)?

– Parce que je ne serais plus là pour le dire.

Avait-il compris mon allusion? Elle entraîna une longue réflexion.

Ce beau corps à ses yeux exposé –le plus beau incontestablement de tous ceux qui avaient défilé devant lui, et qui plus est, sans danger, puisque garanti par un médecin–, pourquoi ne pas se le garder à son usage personnel? Il fit un geste du menton. Usui fut autorisée à se rhabiller. Elle voulut se précipiter vers moi mais en fut empêchée. Le regard que me lança le moine ne me laissa plus aucun doute. Il me fallait fuir au plus vite. Ce que je fis. Un garde se

lança à ma poursuite. Je le distançai facilement, empêtré qu'il était avec son grand fusil dont il tenta de se servir, maladroitement...

J'ai marché des nuits et des nuits, me cachant le jour, jusqu'à ce que je te retrouve dans le parc... J'ai été lâche, Iwo, lâche... Je ne sais pas si je pourrai un jour me le pardonner!

– Qu'est-ce que ta mort aurait changé? remarqua simplement Iwo.

– C'est ce que j'essaye de me dire, répondit Miko. Je crois que seule la vengeance, une immense vengeance pourra effacer cette tache de mon esprit.

– Notre pauvre peuple mérite en effet vengeance, se contenta d'affirmer Iwo, mais avec une force et une conviction qui ébranlèrent Miko.

C'est un passager de plus qu'embarqua le sous-marin. Avant de partir, Iwo organisa avec le capitaine Ossaka un petit réseau de renseignements qui permettrait de suivre l'évolution de la situation en Aryan, contre la promesse que le capitaine pourrait trouver, à tout moment, asile et moyen de vivre en Acadie. "Avec ce fou de Yashima, il faut s'attendre à tout!", avait-il dit.

A leur arrivée à Ville Neuve, la joie que montra Annah –une Annah qui éblouit Miko– réveilla la jalousie d'Iwo: il n'avait pas encore compris le sens de l'amitié entre un homme et une femme.

10 Des femmes en armes!

Le rapport que fit Iwo à son retour de mission fut largement diffusé au sein de l'Etat-major. Il laissait apparaître que si Aryan avait momentanément baissé les bras, il n'entendait pas en rester là. Le moral de ces messieurs, fort galonnés, remonta de quelques points. Il n'y a rien de pire pour un militaire que de n'avoir pas d'ennemi désigné. Cela ne dura guère. Le décret sur la constitution d'unités entièrement féminines leur porta un coup d'autant plus dévastateur que l'affaire fut menée dans le secret le plus total.

Iwo, nommé colonel, fut chargé de la création de la première unité: le régiment d'hélicoptères Ushaia (nom d'un mont de la chaîne acadienne). C'était une idée de Létitia, dont le ministère avait la charge de mettre sur pied la campagne pour le recrutement des femmes soldats. Au lieu d'appartenir au 3^e régiment de la 4^e division de la 1^e armée, ce serait le régiment Ushaia, de la division Eptre (un fleuve), de l'armée Uswick (une ville).

Pour l'école d'hélicoptères, le recrutement se fit sans mal. Il bénéficia de la nouveauté et de l'effet de surprise. Pour les autres corps ce fut différent. La contre propagande des mâles s'était organisée. Elle s'appuyait sur la pesanteur naturelle d'une tradition millénaire, laquelle voulait que le métier des armes fût exclusivement réservé aux hommes. On avait beau fouiller au plus profond de l'histoire des peuples, nulle part on ne trouvait des femmes maniant les lourdes épées, les énormes haches de guerre et s'abritant derrière des boucliers dont le moindre leur serait tombé des bras. Non, la grâce naturelle de la femme ne pouvait s'accommoder de la rude vie militaire. Il y avait bien eu quelques exceptions, telles Joan of Ark ou la reine Christine de Vallonie dont l'action à la tête de ses armées avait permis de repousser les frontières de Newland dans ses limites actuelles –rappel d'histoire qui ne plaisait guère aux Newlandais. Mais, ne disait-on pas que la féminité de ces deux 'héroïnes' laissait planer quelques doutes?

Les mères elles-mêmes, veuves ou non, adhéraient à ce schéma un peu simpliste. La campagne du ministère de l'information prit comme thème que la guerre ne se faisait plus avec les biceps, mais avec le cerveau. Qui oserait dire, en public, que celui des femmes était inférieur à celui des hommes?

Les premières pilotes sorties de l'école d'hélicoptères ne le cédèrent en rien aux hommes. Les généraux, beaux joueurs pour une fois, ne refusèrent pas de se déplacer dans des appareils pilotés par des femmes.

11 Annah donne l'exemple

Pendant ce temps, Annah ne cessait d'étendre ses sociétés. Sa popularité grandissait chaque jour davantage. Il faut dire qu'elle la soignait. Consciente de la fragilité de ce phénomène, elle en avait assuré les bases en prenant le contrôle d'une chaîne de télévision et d'un des plus grands magazines d'Acadie, édité en quatre langues. Miko se trouvait maintenant près d'elle. Après une année passée à Hauvard, à l'instar d'Annah, les langues d'Acadie ne présentaient plus aucun secret pour lui. Il conservait, cependant, un fort accent aryan. Il y avait fait la connaissance de Sophie: jeune fille pas très jolie, mais d'une intelligence brillante. Elle faisait désormais partie de l'état-major d'Annah. A Miko était dévolu le rôle jaloué de conseiller privilégié, dont il s'acquittait avec beaucoup de tact et de psychologie.

Annah suivait avec beaucoup d'attention les campagnes que menait Létitia, et ne déniait plus un certain penchant pour une carrière politique.

Un matin elle convoqua Miko:

– Je vais te laisser la direction de mes affaires pendant trois mois, tu en sais autant que moi.

Comme Miko ne réagissait pas, elle ajouta:

– Tu ne me demandes pas pourquoi?

– C'est ton problème. Si tu veux me le dire, tu le fais. Sinon tu le gardes pour toi.

Ce Miko était réellement agaçant avec sa discrétion poussée jusqu'à l'absurde. Il lui avait enlevé son effet. Ce ne fut pas le cas le soir même avec Iwo, quand elle lui annonça qu'elle allait s'engager dans les parachutistes.

Une nouvelle lubie de sa femme!

– C'est encore Létitia qui t'a mis cette idée en tête?

– Ne serais-je donc qu'une girouette, à ton avis?

– Je n'ai pas dit cela, Annah, mais je pense que ta place...

Elle ne le laissa pas finir, et lui asséna un deuxième coup en lui apprenant qu'il serait chargé de créer la première unité parachutiste! Dont elle lui donna même le nom. Ce serait le régiment Joan of Ark –pour faire plaisir aux Newlandais qui n'avaient pas trop apprécié celui donné à la première division blindée féminine: Christine de Vallonie.

Bien que Miko n'approuvât pas plus qu'Iwo cette féminisation de l'armée, il n'en laissa rien paraître. Faire violence à leur nature d'Aryans, façonnés par des siècles d'impérialisme masculin, ne leur était guère facile.

Izu se contenta de hausser les sourcils. Aldo approuva. Mitsuei, de plus en plus admirative, se demanda jusqu'où son Annah allait monter?

Pour l'occasion, Rinaldo créa deux nouvelles tenues destinées aux parachutistes féminins: une pour le saut et les combats, l'autre pour la sortie. C'était la première fois qu'un grand couturier signait un uniforme, ce qui, aux yeux des opposants farouches, ne faisait qu'accentuer le côté opérétique de cette féminisation de l'armée.

Annah rectifiant sa tenue dans l'avion; jetant un dernier coup d'œil au miroir avant le saut; souriant aux oiseaux, suspendue dans les bretelles de son parachute multicolore; se recevant au sol avec grâce et souplesse; mimant un combat; s'affairant dans des baraquements lumineux; franchissant en tenue de sortie les portes du camp sous les regards admiratifs d'un

groupe de jeunes filles; prenant place dans une superbe voiture décapotable au volant de laquelle un beau jeune homme –il en restait– ne lui cachait pas son admiration: tels furent des extraits de la formidable campagne d’images, engagée en vue de répondre au défi de l’armée masculine.

Ce fut un énorme succès. On se précipita en masse, ce qui permit à Iwo et ses conseillers, transfuges –et traîtres– du corps des parachutistes mâles, d’être sévères dans la sélection.

Annah s’amusa beaucoup pendant ce stage. Comme dans tout ce qu’elle entreprenait elle s’impliqua à fond. Ses qualités physiques se révélèrent tout aussi exceptionnelles que celles qu’on lui connaissait sur le plan du mental. Ce qui ajouta encore un peu plus à l’admiration des deux hommes qui, chacun à sa façon, lui étaient les plus chers. Si elle ne sortit pas première du stage, ce fut uniquement pour couper court aux rumeurs de favoritisme.

Lorsqu’au troisième mois de l’année 40, des grandes manœuvres opposèrent des unités féminines aux masculines, les observateurs ne purent noter une quelconque supériorité des unes par rapport aux autres. On nota, cependant, du côté féminin, un plus grand souci de la tenue, ainsi que celui de l’entretien du matériel.

La féminisation des armées, comme du reste des activités humaines, était désormais reconnue et acceptée en Acadie.

12 Elections en Acadie

Demeurait cependant un dernier bastion mâle: le Parlement, c’est à dire le Sénat et la chambre des Députés. Certes ces assemblées n’avaient plus, comme naguère, le pouvoir d’intimider le Président et le gouvernement, ou de le narguer en refusant de voter leurs lois. On continuait, cependant, à y faire beaucoup de bruit, à parler fort et d’abondance. Mais cela ne sortait guère de l’enceinte. “Laissez les braire”, avait dit, naguère, le général Lemai au Président Renom. La presse, jadis à l’affût du moindre bon mot de ces messieurs, ne leur prêtait plus guère d’oreilles attentives, si ce n’est lorsqu’elle était en mal de copie. Les gouvernements se passent fort bien de censeurs et on n’en a jamais vu un en réclamer. Ce fut pourtant l’honneur d’Hélène d’innover en la matière.

Dans la logique de l’état d’urgence, les élections avaient perdu tout sens. Remplacer des élus qui ne servent à rien par d’autres qui n’en feront pas davantage, semblait une perte inopportune de temps, comme d’argent. Le peuple ne s’en préoccupait guère davantage.

Au Parlement, comme ailleurs, la maladie avait prélevé son dû. Jamais les élus n’avaient aussi bien joué leurs rôles de représentants de la nation: la statistique concernant leurs pertes recouvrait très exactement celle du pays où 32% des mâles étaient portés disparus sur le front du Sextra. La loi ne prévoyait pas de remplacer les pertes. Sur les travées des hémicycles les sièges restaient vides. A l’encontre d’une troupe en guerre, on ne resserrait pas les rangs.

Le premier ministre, Hélène Lemai –elle avait voulu garder ce nom après le divorce, de telle sorte qu’il y avait trois Lemai au gouvernement– pensait depuis quelque temps qu’il fallait remédier à cet état de choses et revenir à la normalité d’un régime démocratique, même si cela devait compliquer un peu plus sa vie. “Ne sois donc pas maso, ma pauvre Hélène”, lui répondit son ex–mari, lorsqu’elle lui fit part de ses scrupules, nourris par sa culture historique.

Mais c’était un homme! Il avait, de plus, fait carrière dans une institution, laquelle ne manifeste guère de penchant pour le système électif. Parmi les autres femmes du gouvernement, elle avait trouvé: compréhension chez certaines, scrupules identiques chez d’autres, en particulier chez Létitia. La Présidente, comme à l’accoutumée, fut égale à elle–même: c’est à dire qu’elle commença par se demander ce qu’aurait fait Gérald à sa place. Elle

évoqua les nombreuses conversations privées où la verve de ce dernier se déchaînait à l'encontre des élus qui l'avaient un peu malmené, le jour même, en séance plénière. Elle exprima ses doutes quant à l'opportunité de la chose. Ceux-ci se transformèrent en opposition farouche, quand elle apprit qu'on procéderait, dans la foulée, à l'élection présidentielle. Mue par son honnêteté –qu'Alain qualifiait parfois de naïve– Hélène aurait bien informé Suzanne qu'elle avait l'intention de se présenter à l'élection présidentielle, mais son ex-mari lui fit remarquer qu'on aurait besoin de la signature de la Présidente pour mettre fin à l'état d'urgence. C'est pourquoi la meilleure tactique consistait à laisser entendre à cette dernière que sa réélection ne ferait aucun doute. Hélène ne voulut pas se charger de cette 'basse besogne' dont elle chargea Alain.

Au cours de l'histoire, les femmes n'avaient eu guère l'opportunité de peser sur celle-ci. A part quelques reines, dont le principal titre de gloire était d'avoir eu un 'comportement d'homme', on ne trouvait guère, auprès des rois, de ministres ou de grands commis féminins. La position de 'maîtresse', certes, leur était réservée. Le terme ne doit cependant pas faire illusion: il n'est qu'une invention des hommes pour auréoler une situation qui en est bien souvent le contraire. A de rares exceptions près, les 'maîtresses royales' n'influaient guère le cours de la politique. Lorsque le peuple eut enfin son mot à dire, il le fit par l'intermédiaire de représentants élus. Bien que le nombre de femmes ait été toujours sensiblement supérieur à celui des hommes, bizarrement, elles ne firent pas partie du 'peuple', en ce qui concerne le droit de vote. Nous avons vu que ce fut une des gloires de Gérard Renom de leur avoir accordé peu après la guerre. En fait, le droit qu'elles obtinrent, fut celui d'ajouter leurs voix à celles des hommes, afin d'élire: des hommes. Pour les élections prévues en 42, ces derniers, fermant les yeux à tout ce qui s'était passé dans le pays –mais il est vrai qu'ils ne sortaient guère de leurs hémicycles– entendaient bien perpétuer le système. Avaient-ils seulement noté la révolution qui s'était effectuée dans l'armée? Il ne le semble pas, car ils firent campagne, comme si rien ne s'était passé.

Létitia fut chargée de la mission difficile de mobiliser les femmes et susciter des candidatures. La pesanteur historique était encore telle que les premiers sondages semblaient montrer une sorte d'apathie à franchir ce dernier barrage, pour ne pas dire: tabou.

Là encore, Annah lui apporta une aide non négligeable, en se portant candidate à la députation. Ses journaux –il y avait des quotidiens maintenant dans le groupe, domaine de Sophie– et la chaîne de télévision furent mobilisés, non seulement pour elle, mais pour les candidates féminines. Un luxe de moyens. Pour déconditionner les esprits, le luxe n'est bien souvent que le nécessaire.

Ce fut une première mondiale. 75 % des sièges furent attribués à des femmes. Le seul problème qui se posa fut au moment de se réunir dans les hémicycles: les élues n'appartenaient à aucun parti. Elles étaient les représentantes du peuple: point. Des groupes se constitueraient sans doute par la suite. Pour le moment, leur intérêt ne se portait pas sur le petit jeu parlementaire, délice des élus mâles, mais vers le travail pour lequel on les avait envoyées en ces lieux. Les hommes essayèrent bien de les récupérer en faisant état de leur immense 'expérience' parlementaire, mais les vaincus portent en leur défaite leur principal tort.

Les élections Présidentielles eurent lieu un mois plus tard. Furieuse d'avoir été trompée par ce qu'elle appelait le clan Lemai, Suzanne Renom décida, dans un premier temps, de maintenir sa candidature, mais, sur les conseils intéressés du ministre de l'intérieur Drecker, lequel lui fit comprendre qu'elle avait peu de chances, elle se retira pour faire campagne en faveur du donneur de conseils. Le pauvre homme crut aux flatteries de son entourage, les

maîtres de la police. Il obtint un malheureux 20 % des voix –même pas toutes celles des hommes. Sa carrière était finie ainsi que celle de ses flatteurs.

Ce fut Annah qui le remplaça. La nouvelle Présidente, Hélène Lemai, choisit comme premier ministre une personne portant le même nom qu'elle: Létitia Marini Lemai. Les deux femmes, désormais amies, n'hésitèrent pas à nommer une ex-Aryane, colorée de surcroît, au poste clef de ministre de l'Intérieur. Une immense révolution était en marche.

Un journaliste, furieux de n'avoir pu entrer dans le groupe de presse Jima, écrivit dans un journal concurrent: "point n'était besoin de mobiliser la nation contre Aryan, ils sont déjà sur place". Quelque temps plus tard, Annah donna à cette insinuation un démenti aussi cinglant que glorieux, qui marquera un tournant décisif dans l'histoire de Déméter.

13 Les Aryans débarquent

Le réseau d'information mis au point par Iwo et le capitaine Ossaka fonctionnait bien. Les services de renseignements de l'armée acadienne au sein desquels Iwo gardait une position clef, en dépit des actions ponctuelles auxquelles nous l'avons vu mêlé, étaient maintenant en mesure de suivre l'évolution de la situation en Aryan.

Sans être alarmistes, les informations confirmaient la tendance qu'avait notée Iwo lors de son court séjour dans le pays, à savoir une renaissance de l'esprit d'expansion d'Aryan. Certes, les moyens ne correspondaient pas à l'ambition; la redoutable armée aryane ne s'était pas relevée de ses pertes. L'ostracisme du nouveau gouvernement à son égard ne s'était pas relâché. Un revirement semblait pourtant se faire jour: ce n'était pas avec une bande de moines armée de bâtons où de gamins jouant à la guéguerre que les objectifs seraient atteints! En particulier: la reconquête du Sunam. Un nouveau chef unique venait d'être nommé, un jeune général qu'Iwo avait connu et qu'il estimait fort compétent, Juso Ottakawa. Certes, il lui faudrait quelques années pour réorganiser les forces ariennes. Le péril n'était pas pour demain, d'autant que restait non résolu le problème de l'armement. Dès son retour Iwo fit mettre le holà à un juteux trafic d'armes qui n'aurait demandé qu'à s'amplifier. On ne pouvait espérer une étanchéité complète, mais, contenues, ces fuites ne pouvaient constituer un danger.

Il faut un ennemi désigné et crédible à une armée pour ne pas s'endormir. C'était le cas en Acadie. Une alerte vint la réveiller.

Un matin, au lever du jour, le général Lemai, ministre de la Défense, apprit, par téléphone, qu'une petite troupe d'Aryans en armes semblait se promener du côté de la ligne qui servait autrefois de frontière entre la Ligurie et la Vallonie.

– On n'est pas en train de tourner un film par là? fut la première question que posa Lemai.

Non, il semblait s'agir de vrais Aryans, se comportant comme tels, car ils avaient déjà faits quelques prisonniers.

– Qui surveille l'opération?

– On ne sait pas trop.

– Quels ordres ont été donnés?

– On vous attendait.

Rien de tel pour vous mettre en forme. C'est une tornade qui pénétra au ministère, avant les femmes de ménage. Il avait eu cependant le temps de faire un court –hyperbref– résumé à son premier ministre de femme, laquelle prit la chose avec le flegme d'une mère tenant un enfant fiévreux dans ses bras et qui fait confiance au père pour régler les choses extérieures. Il avait pu également prévenir Iwo, qui se trouva dans son bureau presque avant lui. Peu de

temps après, ce dernier prenait place dans un hélicoptère piloté par une femme capitaine, issue du premier stage. Ils seraient suivis par tout le régiment, équipé pour le combat.

En fin de matinée, les premiers renseignements parvinrent au ministère, où tous les gros pontes de l'armée se trouvaient réunis dans le bureau du patron. Il s'agissait effectivement d'une trentaine de commandos de marine aryans, débarqués d'un sous-marin qui les attendait tranquillement à moins d'un kilomètre du rivage. Leur but ne semblait autre que le tourisme, car ils avaient dédaigné une base de stockage de matériel pour la marine, se situant non loin de là. Les hommes chargés de défendre cette base n'avaient pas davantage l'air de se soucier de la présence dans les parages d'une troupe qu'on ne pouvait qualifier d'amie. Rien d'alarmant, somme toute.

Alain Lemai, ministre de la Défense, avait donné pleins pouvoirs au colonel Jima. Sa première décision fut d'aller survoler le sous-marin, afin de sonder ses intentions. Il enjoignit cependant la prudence à son pilote prénommé Ingrid. C'est au ras des flots qu'ils s'approchèrent du bâtiment qui les accueillit à balles réelles. Le doute était levé sur leurs intentions. Une fusée air-mer, larguée de l'hélicoptère fit mouche sur la tourelle du sous-marin, lui interdisant désormais toute plongée. Sous le choc, les hommes servant les armes de pont tombèrent à la mer, ce qui leur valut vie sauve, car, avec une adresse diabolique, le capitaine Ingrid, après être restée en vol stationnaire quelques secondes au dessus de la tourelle, largua une seule bombe, mortelle. Explosant à l'intérieur du sous-marin, elle envoya par le fond, hommes et matériel. L'effet de souffle déséquilibra fortement l'hélicoptère qu'Iwo, reprenant les commandes, réussit non sans peine à rétablir. Ingrid devait retenir la leçon.

Ce ne fut plus qu'une formalité pour le reste du régiment d'encercler les Aryans, qui ne se montrèrent guère combatifs. Le tranchant des troupes aryanes était quelque peu émoussé par leur long séjour à Oha. Ce détachement fut cependant un peu surpris et un tantinet mari devant l'absence de barbe de leurs vainqueurs. Leurs officiers ne cessaient de leur répéter que les Acadiens étaient devenus des femmes; on ne leur avait pas dit qu'elles étaient si redoutables.

Interrogés, les prisonniers ne firent aucune difficulté pour révéler que cette escarmouche n'était qu'une reconnaissance en vue d'une opération de plus grande envergure, décidée par le gouvernement de Kuttio. Par des coups de main successifs, les troupes stationnées à Oha étaient chargées de débarquer en plusieurs points du territoire d'Acadie, afin de s'emparer d'armes et de munitions.

Les effets dépassèrent de beaucoup l'importance de l'incident.

C'était la première fois que des troupes féminines se trouvaient engagées dans un combat réel. On eut beau vouloir minimiser l'affaire, le fait d'armes resta.

Le général Monteglio, chef de l'armée de l'Air, farouche opposant aux 'jupons volants' – savoureuse expression de son cru – protesta haut et fort contre cette opération menée en dépit du bon sens: c'est à dire sans qu'on l'ait consulté. Il jeta sa casquette sur la table du ministre de la Défense, qui la lui rendit en le priant d'accrocher son couvre-chef orné de lauriers, au mur de son salon. Profitant de l'effet de surprise, le même ministre nomma à sa place son protégé Iwo Jima qui venait de prouver son efficacité, ainsi que son loyalisme envers le pays qui l'avait adopté.

Quelques têtes galonnées de la marine suivirent dans le nettoyage. Désormais, les remplaçants auraient intérêt à bien surveiller l'horizon au lieu de grenouiller à l'intérieur de l'Octogone. Les 'bonnes femmes' – ainsi qu'on surnommait la Présidente et le Premier Ministre dans ce milieu traditionnellement gynéphobe – ne rigolaient pas.

14 La Paix par la Guerre

L'histoire n'étant, dit-on, que perpétuel recommencement, le spectre de la guerre serait-il inscrit dans la fatalité?

Ce débarquement manqué des Aryans provoqua une intense réflexion chez Létitia. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'elle s'en ouvrit à son mari. Assise dans un fauteuil de l'appartement, elle tenait à bout de bras son petit Jean qui riait de tout son cœur.

– J'aimerais tant que notre fils connaisse la paix, durant toute sa vie, dit-elle à son mari.

– C'est le rêve de tous les parents, je suppose, répondit Alain.

– Comment expliques-tu alors que l'histoire de l'humanité soit jalonnée de tant de guerres?

– C'est une question que je me suis souvent posée moi-même.

– Quelle est la réponse?

– Je n'en ai pas vraiment. Cela tient sans doute aux contradictions de l'homme qui se reflètent dans les sociétés. J'ai écrit tout un chapitre là dessus dans mes Mémoires, qu'il serait temps d'ailleurs que je termine, avant qu'elles ne soient d'Outre-tombe.

Sans s'attarder à cette perspective, le premier ministre d'Acadie, reposant son enfant à terre, déclara:

– Tu avais écrit que les femmes feraient sans doute mieux si on leur donnait le pouvoir.

C'est peut-être le moment d'en faire la démonstration!

– Que veux-tu dire?

– D'après les renseignements rapportés par Iwo, Aryan est en train de redevenir le danger que nous avons connu et auquel nous avons échappé de justesse. Cela prendra peut-être dix ans, quinze ans mais je le ressens comme inéluctable. Dans quinze ans, notre gamin sera un homme. Ne peut-on faire quelque chose maintenant?

– Une guerre préventive? Cela s'est beaucoup pratiqué dans le passé. De nos jours la tradition est autre. Le pacifisme est tellement ancré dans les esprits qu'on préfère attendre jusqu'à qu'il soit trop tard.

– C'est ce que je ne veux pas.

– On va t'accuser de bellicisme.

– Tout est une question de préparation psychologique. J'en ai déjà parlé à Annah. Elle est entièrement d'accord avec moi, de même qu'Iwo. On ne peut pas accuser ces deux-là de méconnaître Aryan!

– Tiens, je vais me remettre à écrire mes Mémoires, puisque je vois que je ne sers plus à rien: tout se passe derrière mon dos.

Le général avait l'air plutôt amusé que fâché, sa femme tint cependant à s'expliquer:

– J'ai simplement voulu m'entourer d'autres avis avant de t'en parler. Penses-tu que ce soit faisable?

– Tout est faisable à condition d'y croire, et de disposer des moyens. En as-tu parlé à Hélène?

– Pas encore, mais nous sommes tellement souvent en phase que cela m'étonnerait qu'elle n'y ait pas pensé elle-même.

La campagne "Paix dans le Monde pour l'Eternité" fut lancée peu après. Elle reprenait les idées chères à Létitia. Ce n'était plus: 'patrie en danger', 'valeurs morales' à sauver, 'foi' à propager –exemples de thèmes utilisés dans le passé en vue de mobiliser les esprits avant les corps–; mais la 'paix', pour tous, pour toutes les femmes du monde lassées de donner leurs enfants en tribut à l'ogre guerre.

L'accueil fut, tout d'abord, mitigé. Le vieux réflexe isolationniste jouait à plein. Puisqu'on a la paix en Acadie, qu'importe le reste du monde? Que nous a apporté, dans le passé, le fait d'aller fourrer notre nez dans les affaires des autres? Si le Nord du Sunam croule de misère, si Aryan est la proie de fanatiques religieux, en quoi est-ce que cela nous concerne? Réglons d'abord nos problèmes, nous verrons ensuite!

C'est Aryan lui-même qui fit basculer l'opinion lorsqu'il réoccupa le Pundjab –afin de raccourcir ses lignes de communication avec Oha, firent savoir les informateurs.

Pendant tout ce temps, Alain et Iwo préparaient l'opération dont le nom de code était 'Ultime mission'. Tous les renseignements concordait, indiquant un armement à peine renaissant en Aryan. Létitia avait raison: c'était incontestablement le moment. Profiter de la faiblesse d'un adversaire n'est généralement pas considéré comme glorieux! La gloire était le dernier souci des femmes à la tête du pays.

Une force mixte air–terre–mer débarqua au Bwundi, petit état tampon à la frontière Nord d'Aryan, au milieu du premier mois de l'an 44.

L'armée acadienne innovait doublement.

Premièrement, il n'y eut pas de préavis, méthode qu'Aryan avait pratiquée sans vergogne dans le passé. Aux yeux des grands stratèges acadiens, cela manquait totalement de dignité!

Secundo, les troupes de débarquement étaient entièrement féminines.

Deux raisons prévalurent. Ne pas faire venir les hommes dans un pays ravagé par le Sextra, avant que les mesures de prophylaxies qui avaient si bien réussi en Acadie ne soient utilisées; démontrer, une fois pour toutes, que les femmes avaient les moyens de leur politique.

Annah fut une des premières à sauter. Avec une double émotion car elle était née dans ce pays: clin d'œil de l'Histoire! Peu avant le début de l'opération, elle démissionna de son poste de ministre pour reprendre du service dans l'armée. Cet acte avait donné lieu à de multiples suppositions. Maintenant que celles-ci étaient levées, l'impact de propagande fut considérable.

Aryan aurait bien protesté contre l'utilisation d'une pratique qu'il se réservait, mais le Congrès des Nations, réduit à sa plus simple expression depuis qu'Hélène avait retiré les quatre délégations d'Acadie, se bornait à faire du papier en vertu de la vitesse acquise.

Le général Ottakawa, nouveau chef d'état–major d'Aryan, assisté de notre ineffable Ikedo, ne prit pas très au sérieux un débarquement de femmes soi–disant–soldats, même si leur armement paraissait de tout premier ordre. La tentation de s'en emparer coula de source. Mal leur en prit. Hélicoptères, chars, avions, même aux mains fragiles de faibles femmes, demeuraient des armes redoutables.

Il ne fallut que quelques mois pour organiser la tête de pont du Bwundi, laquelle s'étendit bientôt à tout l'Etat. Ce fut Annah qui en assumait la charge sur le plan civil, Iwo sur le plan militaire. Miko les rejoignit et reprit sa trousse de médecin pour mettre sur pied un service de santé, première tâche de réorganisation du pays. Les habitants, presque exclusivement des femmes et des enfants, bénirent leurs occupants. Une fois n'est pas coutume!

Au sixième mois de la même année, l'armée acadienne était prête à envahir Aryan.

Iwo persuada aisément Alain Lemai, qui venait de les rejoindre au Bwundi, qu'une fois Yashima disparu, toutes les cliques de moines qui tenaient le pays à bout de bras n'auraient de cesse que de s'affronter. Le plan d'opération fut donc essentiellement centré sur la capture du Guide Suprême, ou, à défaut, son élimination. Objectif final qui serait assigné au régiment de

parachutistes féminins 'Azalée', dont Annah faisait partie. Elle voulut absolument prendre part à l'opération, malgré les pressions d'Iwo, Miko et même Alain, qui demanda à sa femme d'intervenir. La réponse de celle-ci fut simple: "connais-tu quelqu'un capable de faire Annah changer d'avis?" On n'en connaissait pas. C'est alors qu'Iwo décida d'intervenir personnellement dans l'opération, en sautant aux côtés de sa femme. Ce qui, au demeurant, s'avérait fort judicieux, car, lui seul connaissait parfaitement les lieux. Tout ceci eut été impossible dans une armée traditionnelle, où on ne mélangeait pas les rôles. Alain lui-même fut étonné par la souplesse de fonctionnement des unités féminines, qui ne s'empêtraient pas dans des règlements rigides. Peut-être était-ce dû au fait qu'elles ne portaient pas le poids de siècles de tradition?

La veille du jour J, les rares aérodromes encore en état de fonctionnement, dont Ossaka transmet la liste à Iwo, furent bombardés; avions cloués au sol, avions dont l'activité n'avait guère gêné les troupes au Bwundi.

L'armée acadienne, hommes et femmes cette fois, attaqua où l'attendait ce qu'il restait de l'armée aryane. La faible combativité des troupes acadiennes conforta le général Ottakawa dans son sentiment de supériorité. Ce n'était qu'une ruse! Au jour J+8, tout changea brutalement. Cependant qu'à la frontière, les acadiens démontraient soudain leur écrasante supériorité en armes, une centaine d'hélicoptères de combat se dirigeaient vers Kuttio, défendu uniquement par des gardes sacrés. Bien que ceux-ci n'aspiraient qu'à offrir leurs vies au Combattant Suprême, dont ils seraient l'ultime rempart, lorsqu'ils virent surgir devant eux ces sortes d'insectes géants qui crachaient le feu, tels des dragons, leurs corps les trahirent.

La voie était libre. Mille jeunes femmes sautèrent sur le siège du gouvernement. A l'intérieur des ministères il n'y eut pas de résistance. Les employés, beaucoup d'hommes âgés, ne cachaient pas leur étonnement devant ces femmes en armes, puis levaient les deux bras au ciel et s'inclinaient: signe traditionnel de soumission.

Le grand escalier qui menait au bureau du chef de l'Etat était noir de moines. Bien que non armés, ils prétendaient sans doute, par leur simple présence, interdire à la vingtaine de parachutiste menés par Iwo et Annah d'accéder aux étages où devait encore se trouver Yashima, car l'immeuble était encerclé. Une des assaillantes proposa de tirer dans le tas de ces poussahs, mais cela répugnait à Iwo qui s'efforçait encore de les raisonner. C'est alors qu'Annah se souvint que, pendant les quelques jours où elle avait séjourné à la maison avec les moines, ceux-ci se gardaient comme du diable de tout contact féminin. Mitsuei lui avait confirmé, qu'être simplement touché par une femme, symbole de l'impureté du monde, était une garantie de souffrances infinies dans l'après-vie. Faisant signe à ses co-combattantes de faire comme elle, elle ôta son casque, laissa couler ses longs cheveux sur ses épaules, et s'avança en se tortillant vers les moines: le démon en marche. L'effet fut saisissant: le mur de moines reflua vers les étages à la simple vue, démoniaque, de quelques jeunes femmes sexy.

Accéder au bureau de Yashima fut aussi facile.

Celui-ci conférait avec Ottakawa et Ikedo. La tentative du général Ottakawa de se servir de son revolver fut stoppée net par une mitrailleuse braquée sur son ventre, aux mains d'une jeune femme souriante, aux cheveux blonds bouclés.

- Ne me touchez pas, hurlait Yashima, alors qu'Annah s'approchait de lui.

- Je veux simplement m'assurer que vous n'êtes pas armé.

- Je ne le suis pas. N'approchez pas, arrière, être impur.

Seul Ikedo semblait garder son calme. Derrière ses lunettes il fixait Iwo.

- Je savais bien qu'on se retrouverait un jour, capitaine Jima.

- Général, général de l'armée acadienne.

- Général traître.

Annah savait le combat qui se livrait parfois en Iwo. Il ne fallait pas laisser ce moine réveiller des démons, intérieurs cette fois.

– Vous, l’affreux, lui dit-elle en le désignant à la pointe de sa mitraillette, sortez d’ici. Lisbeth, Olga occupez vous de ces deux prisonniers.

Ikedo se laissa toucher sans rien manifester. Cela faisait déjà quelque temps qu’il avait quitté la robe. Le général Ottakawa s’inclina devant Iwo:

– Bravo, vous êtes bien le digne fils de votre père. Dommage que nous ne soyons pas dans le même camp.

– Nous le serons un jour, lança Annah.

Quelque temps allait passer avant qu’il ne comprenne ce qu’avait voulu dire cette superbe femme noire.

Yashima était maintenant le dos au mur, les bras en avant, les yeux un peu fous. Il n’avait pas reconnu Iwo et marmonnait des phrases sans signification. Le ‘Guide suprême’ ne semblait plus être en possession de tous ses esprits.

– Est-ce là l’homme qui faisait trembler l’Acadie? demanda une certaine Patricia.

Yashima ne survécut pas longtemps à l’effondrement de son rêve. Il mourut quelques mois plus tard, en prison. On avait bien pris soin de ne pas en faire un martyr.

15 Le Monde s’unifie

La tâche la plus difficile ne fut, paradoxalement pas, la conquête d’Aryan par les armes, mais sa réorganisation.

Ainsi que l’avait prévu Iwo, la pyramide religieuse, privée de son chapiteau, s’effondra, non sans que ses diverses composantes ne se livrent à des luttes intestines, qui contribuèrent grandement à sa chute. Quelques sections de gardes sacrés livrèrent des simulacres de combat. Que pouvaient-ils en face des armes acadiennes, alors qu’ils étaient eux-mêmes en butte à l’hostilité de la population?

En Acadie, certaines théoriciennes du mouvement féministe faisaient grand bruit pour accorder tout de suite à “nos sœurs aryanes” –dont elles ne s’étaient guère préoccupé jusqu’alors– un pouvoir qu’elles ne pouvaient assumer dans l’état actuel des choses. Au cours de la préparation de l’opération ‘Ultime Mission’ ce problème fut soulevé. Iwo, ainsi que sa mère et son épouse, estimaient nécessaire une phase de transition, avant que les femmes aryanes ne se libèrent de leurs chaînes ancestrales. Le gouvernement avait fini par se ranger à leur avis.

Iwo –sorte de proconsul acadien– fut désigné pour prendre Aryan en charge, pendant cette phase transitoire. Les femmes n’en seraient toutefois pas absentes. Annah et Izu faisaient partie du gouvernement –sorte de conseil de surveillance. “Des fois qu’Iwo se prendrait au jeu!” avait dit Annah, sans vraiment rire.

Un nouveau Iwo Jima était au pouvoir en Aryan. Certes il avait débarqué au pays suspendu aux bretelles d’un parachute étranger. Il avait également un peu malmené le Chef Suprême, mais de cela on ne lui tenait guère rigueur. Ce n’était d’ailleurs pas la première fois dans l’histoire du pays qu’un général prenait le pouvoir et fondait une dynastie. Celui-ci avait un nom connu. Aimé dans ses débuts, le père avait fini par être craint. Avec le recul, et après ce qui s’était passé, on attendait plutôt du bien du fils. Iwo Jima II ne manquait donc pas d’atouts.

Quelques années auparavant on avait déjà pensé à lui pour succéder à son père! Ironie de l’Histoire!

Si l’avenir ne se dessinait pas nettement aux yeux de la population, une chose apparaissait comme certaine: on en avait fini avec les guerres et les massacres. Aussi fut-on un peu étonné de voir réapparaître les uniformes.

Des siècles de pesanteur hiérarchique avaient fini par ancrer dans l'âme aryane un sens de la discipline inné, dont il eût été dommage de ne pas se servir. Afin de se faire l'économie d'une occupation du pays, lourde en personnel et peu propice à de bons rapports humains, Iwo fit sortir du camp où il avait rejoint ses pairs le général Ottakawa. Celui-ci était tout juste un peu plus âgé que lui. Iwo ne lui cacha pas la vérité. C'en était fini définitivement avec les ambitions militaires ariennes. Déméter s'orientait vers une confédération mondiale dirigée par les femmes. Lui-même n'assurerait le pouvoir que pendant une période de transition.

Annah, ainsi que Miko, assistaient à l'entretien. Le général Ottakawa se tenait raide et perplexe. Il n'osait fixer celle qui l'avait désarmé.

– Je suppose, général, que vous avez une mère, des sœurs, une femme!

La voix d'Annah était douce, suave. Ottakawa n'osait encore poser ses yeux sur elle.

– Euh, comment dois-je vous appeler, colonelle, générale?

– Madame tout simplement... Certains m'appellent princesse, mais nous sommes en république ... Madame ira très bien.

– Effectivement, Madame, j'ai tout cela.

– J'aimerais les connaître, nous avons du travail pour elles.

Il eut un sourire et osa enfin la regarder.

– Ce discours que je viens d'entendre n'est pas nouveau pour mes oreilles.

– Vous est-il dissonant, désagréable?

– Je dois avouer sincèrement que je n'ai guère d'arguments à leur opposer, sinon la tradition.

– Un peu pauvre non?

Il ne répondit pas.

– Vous vous y ferez, continua Annah, mon mari, Iwo; mon ami, Miko, vous en parleront sagement. Ils ont eu du mal. Je ne parierais pas qu'ils ne soient sujets à des révoltes parfois.

Les deux hommes sourirent. Le général se joignit à eux.

– Une autre question, général? Aimez-vous votre femme? ... Je sais: c'est une question qu'on ne pose pas en Aryan! J'espère cependant que vous vous la posez pour vous-même, de temps en temps. Avez vous des enfants?

– Oui, deux filles.

– Comment sont-elles?

Le visage du général s'éclaira.

– Mignonnes, si affectueuses: de vrais bijoux.

– Je m'attendais à la réponse habituelle en Aryan: "que deux filles, malheureusement". Vous êtes récupérable. Voulez-vous être des nôtres, dans ce monde nouveau, où les hommes auront leur place, certes, mais pas toute la place; où les militaires rejoindront le folklore et les armes les musées?

– Dois-je donner une réponse tout de suite?

– Non, mais pas dans trente ans... A ce moment là, nous n'aurons plus besoin de vous. J'ajouterai, afin de ne rien vous épargner, que vous aurez comme adjointe une de mes amies. Elle a eu l'insigne honneur de couler un de vos sous-marins. Ingrid est son prénom. Avouez que ce sera plus agréable que cet... Ikedo!

Décidément l'armée n'était plus ce qu'elle était, et ne le serait sans doute plus jamais. C'est au bas du grand escalier qu'il prit sa décision.

16 Un nouvel Aryan

Le clan féminin Ottakawa se révéla effectivement comme une mine particulièrement fructueuse. Izu avait bien connu la mère, sans se douter que ses idées étaient si proches des siennes. Les sœurs au nombre de quatre montrèrent un enthousiasme qu'il fallut un peu refroidir. Elles firent appel à leurs amies. Au bout de quelques mois, Annah et Izu avaient une équipe prête à opérer. La maison d'Izu, récupérée dans un triste état, fut rénovée, mais resta cependant le siège d'une école de cadres, non plus pour moines cette fois, mais pour femmes, d'où sortiront les futures dirigeantes d'Aryan.

Miko, en charge de la Santé, découvrit avec horreur les méfaits que le Sextra, allié à une volonté de l'ignorer –doctrine des moines–, avait occasionnés en Aryan. Les statistiques furent difficiles à établir: on n'était pas loin de deux hommes sur trois. La mise en place des mesures prophylactiques fut plus longue à établir qu'en Acadie, car l'infrastructure médicale en Aryan était quasi inexistante. Mitsuei, ainsi qu'Aldo, qui avaient rejoint Aryan dès les tout premiers jours se joignirent à Miko. Les campagnes à la radio et à la télévision, dont Aldo se chargea, eurent les mêmes résultats qu'en Acadie. On peut dire, qu'un an après, la maladie était connue, démythifiée et contenue.

Une des tâches du général Ottakawa fut de désarmer les troupes stationnées à Oha. Certes, d'après les renseignements qui parvenaient, confirmés par la piteuse expédition en Acadie, cette armée ne représentait plus guère un grand danger. Son chef, l'amiral Yakoto, entendait cependant en faire un argument de poids dans le futur traité de paix qui n'allait pas manquer d'être signé entre l'Acadie et Aryan, ainsi qu'il est de règle à la fin d'une guerre. Avec grand cérémonial, on l'invita, à ce qu'il crut être une table de négociations. Iwo et Ottakawa l'attendaient à l'aéroport. Jamais décalage ne fut aussi marquant que la sortie d'avion de l'amiral.

Portant grand uniforme, la poitrine constellée de médailles, la taille ceinte d'un large baudrier d'où pendait un sabre qui lui battait les talons, il s'arrêta sur la plate-forme, manifestement étonné de ne pas entendre de musique militaire, de ne pas voir des hommes raidis par le garde à vous. Au lieu de cela, une douzaine de jeunes femmes en tenue de combat braquaient sur lui des mitraillettes. Formé à ne laisser paraître aucun sentiment, il descendit l'escalier non sans manquer plusieurs fois de choir, empêtré qu'il était dans son sabre.

– Qu'est ce que c'est que ce clown? demanda une jeune Newlandaise à sa voisine Autrienne.

– Un amiral.

L'énoncé du titre n'ajouta rien de plus à l'idée qu'elle se faisait du personnage. Celui-ci avança seul, lourdement, comme s'il avait eu du plomb dans ses semelles, vers celui qui l'avait convoqué, un chef d'Etat-major général qui n'avait, paraît-il, pas quarante ans. Le dit-chef portait, en plus, le nouvel uniforme de l'armée aryane. Aucune décoration n'encombrait l'étoffe du vêtement, comme si l'homme venait de sortir de l'école. L'amiral salua, Ottakawa lui répondit et lui présenta le nouveau chef de l'Etat: un autre Iwo Jima, le fils de celui qui avait lancé Aryan à la conquête du Monde. Ce fut cet Iwo Jima II qui lui apprit le motif de sa convocation: quitter Oha, tout simplement, avec armes et bagages.

– Mais nos forces sont intactes! s'écria-t-il, le gouvernement d'Aryan peut s'en servir dans les négociations pour le traité de paix.

– Le gouvernement d'Aryan, c'est nous, intervint Iwo, sèchement.

– J'entends bien, mais avec un nom pareil, il m'est difficile de croire que vous ne soyez, avant toute chose, Aryan, même si l'ennemi nous occupe pour l'instant!

– Il vous faudra, amiral, abandonner ces idées d'un autre âge. De même que la Ligurie et l'Autriche, après la guerre que ces deux pays avaient perdue, ont cessé d'exister en tant qu'états

indépendants, pour faire partie des Etats-Unis d'Acadie, de même Aryan sera désormais membre des Etats-Unis de Déméter, dont le statut est en cours d'élaboration. Aryan devra, définitivement, abandonner ses rêves de conquête du Monde, dont il sera une composante, non négligeable certes, mais une composante.

L'amiral Yakoto se redressa, fixa intensément le général Ottakawa, lequel l'évita, puis porta son regard vers les femmes en armes qui avaient un peu baissé leur garde. Il eut un sourire méprisant, hautain, et ajusta ses gants de cuirs. Sa main droite descendit vers la ceinture pour ce qu'on crut être la remise du sabre à plat, signe traditionnel de soumission. Mais au lieu de cela, il hurla:

– Ce sera sans moi... Et sans vous aussi, traître Jima.

Au moment même où il prononçait cette phrase il sortait un pistolet de sa ceinture et tirait deux balles sur Iwo. Puis, il voulut prendre son sabre pour se le planter dans le ventre. Il n'en eut pas le temps. Plusieurs rafales de mitraillettes venaient de l'atteindre et de le déchiqeter.

Le cri d'Annah, présente au deuxième rang, surpassa le fracas des armes, un cri de louve blessée. Sans se soucier de quoi que ce soit d'autre, elle se jeta à terre, le visage contre celui de son mari. Ce n'est que longtemps après qu'elle se redressa, le regard rivé à celui d'Iwo. Hélas, il avait cessé de la voir. Tournant la tête elle vit Izu, décomposée par son immense chagrin, d'autant plus poignant qu'il était silencieux. Elle se jeta dans ses bras en sanglotant. Quel spectacle étrange pour les Aryans présents? La légende de cette farouche combattante débarquant du ciel pour faire prisonnier le Guide suprême avait déjà fait le tour du pays. Etait-ce la même personne qui versait des larmes maintenant sur la poitrine d'une autre femme, mère du défunt, qui avait les yeux secs, elle, dans un visage ravagé? Les douze femmes en armes qui venaient d'abattre sans aucune hésitation cet amiral, manifestement égaré sur cette nouvelle planète en gestation, pleuraient leur chef elles aussi. Et c'était bien, en effet, la préfiguration d'un nouveau Monde qu'avait sous les yeux le général Ottakawa: des femmes-soldats, venues d'Acadie et qui pleuraient, réellement, un fils d'Aryan qui les avait initiées au métier des armes!

La mort d'Iwo bouleversa doublement Mitsuei: au chagrin naturel qu'elle éprouva non pas de la disparition d'un être qui ne l'avait jamais vraiment considéré comme faisant partie de la famille mais de ce qu'elle représentait pour Annah, se mêla la joie de pouvoir enfin rejoindre Oha et l'homme qui l'attendait.

17 Obsèques mondiales

Iwo Jima père aurait rêvé des obsèques qui furent faites à son fils. Ce fut un évènement mondial. Ni Izu, ni Annah ne l'avaient désiré. Ce fut la volonté d'Hélène et de Létitia, la Présidente et le premier ministre de Déméter. Indépendamment de la réelle perte affective ressentie par Létitia, elle voulut que la mort d'Iwo soit perçue comme un symbole: l'enterrement d'un monde aux mains d'hommes se livrant à des guerres incessantes; l'avènement d'un nouveau d'où la discrimination, sous quelque forme que ce soit, serait à jamais bannie.

Les cendres d'Iwo furent déposées à côté de celles de son père, dans le grand caveau familial des Jima. Celui qui avait occasionné la plus grande peur au Monde reposait près de celui qui avait tant contribué à sa sérénité présente.

Ce fut Izu qui succéda à son fils à la tête du gouvernement local d'Aryan. C'est à la demande pressante du trio Lemai qu'elle accepta le poste pour lequel elle n'estimait pas posséder les capacités.

– Il y en a tant qui pensent les avoir, à tort! déclara Hélène. Je ne pensais pas les avoir non plus, certains prétendent que je ne les ai toujours pas, mais je fais comme si!

Izu finit par accepter, à condition qu'Aldo vienne l'épauler. Hélène et Létitia reconnaissaient, également, que sans Alain, elles ne seraient sans doute pas venues à bout de leur tâche. Pour ces femmes de la première génération au pouvoir, des siècles de traditionnelle soumission leur pesaient encore aux épaules.

18 Iwo III

Après les obsèques, Annah revint à Ville Neuve et décida, pour un temps, de se retirer de la vie publique. Létitia respecta sa décision, sachant parfaitement que le jour où on aurait besoin d'elle, elle répondrait présent.

Miko s'attendait à ce qu'elle se replonge avec frénésie dans ses affaires qui ne cessaient de s'étendre. Ce ne fut pas le cas. Il s'en étonnait mais, fidèle aux règles de leurs relations, il ne le manifestait pas. Ce fut elle qui lui en donna la raison:

– J'en ai une beaucoup plus importante en cours!

Miko se demandait bien quelle sorte d'affaire ce pouvait bien être. Annah ménagea le suspense un petit moment, en actrice consommée,... puis, avec une gravité cérémonieuse, annonça:

– Mettre au monde un Iwo III.

Les yeux de Miko brillèrent d'un éclat inhabituel. Mieux que quiconque, il savait ce que cela représentait pour Annah. Celle-ci continuait, soudain joyeuse –il commençait à retrouver son Annah:

– Tu n'as pas oublié ta médecine, j'espère!

– Ne t'en fais pas: pour toi et lui, je suis prêt à me recycler... Mettre des enfants au monde n'était pas particulièrement une spécialité enseignée à l'Ecole Militaire de Médecine!

La nouvelle fit le tour des proches d'Annah. Izu adressa un long télégramme disant sa grande joie, d'autant plus grande qu'elle faisait suite à un immense regret qu'elle n'avait osé exprimer. Les conseils ne manquaient pas non plus. "Bravo, Annah, avait ajouté Aldo, je forme déjà des vœux pour son avenir qui ne peut être que brillant, avec de tels parents!"

L'assurance d'Annah était telle que tous, à son image, ne doutaient que ce serait un garçon!

Miko fut le premier à en avoir la quasi certitude.

Une affaire! avait-elle dit à Miko. La plus importante de sa vie! pensait-elle en ce moment...

Annah s'impliquait totalement dans ce qu'elle faisait! Elle allait mettre au monde un enfant: rien d'autre ne comptait. Des millions de femmes l'avaient fait avant elle, le feraient après elle! N'importe: c'était son enfant et, de ce fait, unique. Miko y consacra de nombreux moments et il dut, lui aussi, déléguer une bonne partie de ses pouvoirs. Sa femme, Sophie, en conçut une certaine jalousie. De leur côté, ils avaient déjà deux enfants, pour lesquels Miko n'avait pas montré une telle sollicitude. Avant leur mariage, il l'avait pourtant loyalement prévenue de l'existence d'une certaine Annah qui était pour lui plus qu'une sœur –étonnant pour un fils d'Aryan, où les filles ne comptaient guère!

Cette amitié entre ces deux êtres était d'une essence difficile à définir; Iwo en avait souffert; Sophie également. Aucun des deux ne pouvant mettre en doute l'amour réel de son conjoint, la jalousie ne trouvait pas, de ce fait, ses aliments habituels. Dans les couples subsistent souvent des zones d'ombre, peut-être nécessaires à l'équilibre. Il n'y en avait aucune entre Miko et Annah: ils connaissaient tout l'un de l'autre! Une entente simple, instinctive, faite de tendresse et de complicité!

Mort, jamais Iwo n'était aussi présent entre eux. Combien il leur manquait! Ils ne cessaient de l'évoquer. Jamais bébé n'aura, autant que le futur Iwo III, baigné pendant toute sa vie fœtale dans le souvenir de son père.

Lorsqu'il naquit, toutes les fées étaient de son côté.

De son père il avait incontestablement les traits Aryans. Le cheveu, par contre, n'était pas dru mais souple; la peau, du même grain satiné d'Annah, présentait une légère teinte comme celle que peut avoir une peau blanche en été. Si les yeux ne reflétaient pas l'exceptionnel mauve d'Annah, ils étaient clairs, d'un espèce de bleu turquoise qu'on ne rencontrait que rarement en Aryan.

Petit Prince espéré, petit Prince il fut élevé.

Une seule fois, Miko se permit une remarque concernant les dangers d'une telle éducation qui ne faisait, après tout, qu'amplifier celle en usage à l'époque en Acadie. Annah lui fit la réponse qu'Izu l'avait elle-même élevée comme une princesse. Le résultat était-il si mauvais?

Pendant sa prime jeunesse, Iwo III ne rêva que de plaies et de bosses. Il excellait dans tous les sports collectifs; son tempérament de meneur y faisait merveille. Sa mère retrouvait pourtant en lui son charme, son insolence, et ce goût pour le vedettariat qui n'est autre que celui de se placer au dessus des foules. De son père il tenait le sérieux, la volonté farouche, l'opiniâtreté. C'est au moment où il commença à s'intéresser aux filles –de bonne heure– que sa mère nota des caractéristiques qui faisaient beaucoup penser à son grand-père. Mais peut-être n'était-ce que sa façon à lui de se démarquer en tout?

Quand il eut dix ans, dans la plus pure tradition des Jima, il quitta les jupes de sa mère afin de se frotter au monde extérieur.

Une importante parenthèse de la vie d'Annah se fermait.

19 Le Sextra est vaincu

Ce métier de mère, qu'Annah avait assumé à cent pour cent, ne l'avait pas empêchée de suivre l'évolution du monde. Létitia ne lui avait jamais caché son désir qu'elle lui succède, elle-même étant tenue en réserve par son mari pour prendre la suite d'Hélène quand celle-ci voudrait se retirer. "Si toutefois les électeurs, trices, en décident ainsi", ne manquait pas d'ajouter le toujours vert général Lemai. Les femmes de gouvernement ne différaient guère des hommes, en ce domaine: elles ne doutaient guère de leur popularité et partant, de leur réélection. Le Monde allait devoir compter pour encore fort longtemps sur les clans Jima et Lemai, dans la plus pure tradition des royautés.

Celui-ci, on s'en doute, avait évolué considérablement pendant ces années où Iwo III devenait un petit homme.

La grande nouvelle, celle qui prima tout, fut évidemment la victoire définitive sur le Sextra. Cet ennemi qui avait entraîné à lui seul plus de morts d'hommes qu'aucun grand conquérant de l'histoire de la planète, allait être vaincu par un vulgaire lapin des neiges. Griffith et Likov, ayant refusé l'aide encombrante des plus grands laboratoires, étaient parvenus, en solitaires, cinq ans après avoir mis au point le célèbre test de Likov, à trouver enfin le fameux vaccin qui allait renvoyer le Sextra au musée des Grandes Epidémies, au même titre que la Peste ou le Choléra. Ne nous attardons pas sur la lutte commerciale qui s'ensuivit, en vue de l'exploitation de ce miraculeux vaccin, pour ne retenir que la Grande Peur avait enfin quitté la planète Déméter.

Un déséquilibre hommes femmes s'en était suivi. Il durerait au moins le temps d'une génération, comme après chaque guerre, mais cette fois dans une proportion jamais connue. Les conséquences en furent la montée en puissance –terme à la mode dans les médias– des femmes pour cause de nécessité. Elles ne s'étaient pas si mal débrouillées. Au nom de quoi voudrait-on les renvoyer à leurs fourneaux, comme on commençait à l'entendre murmurer, maintenant que le danger était écarté et qu'on allait de nouveau vers un équilibre classique du nombre des femmes et des hommes? Cela rappelait étrangement le comportement des Acadiens après la grande guerre!

Une autre idée se fit également jour –les mâles ont toujours été fertiles dans ce domaine. Puisque, pour encore de longues années, de nombreuses femmes allaient devoir vivre seules, pourquoi ne pas légaliser la polygamie, vieux désir rentré de l'homo humanus? Un puissant groupe de manœuvre (lobby en newlandais) se créa. L'affaire remonta jusqu'aux chambres, où les débats firent la joie des médias. Le meilleur côtoya le pire. On entendit par exemple que, afin d'assurer à chaque femme une situation affective légale, il suffisait de diviser le nombre de femmes par celui des hommes pour obtenir un certain nombre d'or! De savants statisticiens, avec l'aide de puissants ordinateurs, n'hésitèrent pas à afficher le résultat brut de leurs calculs. Le nombre d'or d'Acadie était de 2, 46299836 femmes pour un homme! Il faisait certes pâle figure à coté de celui du Sunam: 10, 38564732!

Ce qui s'était toujours fait, en dehors de la légalité, verra de nouveau le jour, selon la fameuse loi de l'offre et de la demande, maintenant que le danger de l'aventure était estompé. L'accroc à la fidélité n'étant plus sanctionné, celle-ci passa de mode. Seules, les religions continuèrent à présenter comme un devoir sacré cette anomalie anachronique –selon le mot d'un journaliste. Elles avaient retiré un inestimable bénéfice de la grande peur du Sextra. Toutes ces années noires virent la lutte entre le Diable (le Mal) et Dieu. Dieu avait fini par vaincre; ce serait la pire des indignités et des ingratitude que de l'abandonner maintenant que le danger était passé!...

Les hommes sont indignes et ingrats: c'est bien connu. Les femmes ne le furent pas: elles continuèrent à fouler le chemin de l'église ou du temple mais, en contrepartie, imposèrent que la religion ne soit pas réservée aux hommes. Dans le Calédonisme un certain nombre de cardinales furent nommées, à égalité de nombre avec les pourpres masculines. Il fut convenu que le prochain primat serait une femme. L'Épurationisme étant moins structuré, on laissa les choses évoluer d'elles mêmes. En Aryan, le Shuzoïsme adoptait le profil bas suite à l'épisode fou des moines marcheurs. Les femmes n'eurent aucune peine à investir le système. Les petits États du Sunam, comme d'habitude, suivirent le mouvement, selon qu'ils avaient opté pour l'une des trois grandes religions du Monde. Indépendamment du grand bouleversement que cela entraînait, ce fut la fin du dernier privilège des hommes.

Sur le plan politique aussi les choses avaient considérablement évolué.

Des élections générales s'étaient déroulées au milieu de l'an 45, à la même date, dans tous les pays qui constituaient dorénavant les États-Unis de Déméter. Les électeurs avaient dû approuver à la fois la Constitution et leurs représentants.

C'était une première pour tous les habitants du continent Sud: l'Aurique. Si Aryan ne connaissait du système électoral qu'une déviation qui ne leur laissait que le choix de ne pas avoir à choisir, les misérables petits états, dont les représentants au Congrès des Nations proclamaient haut et fort leur attachement à la liberté et à la démocratie, avaient vu s'installer à leur tête des hommes providentiels qui s'étaient élus eux-mêmes. Pourquoi voter dès lors? Cela coûte cher et distrait les gens du travail. Ces pays étaient désormais ruinés, livrés à l'anarchie. Des hommes providentiels, il n'y en avait plus guère, car leur appétit du pouvoir

n'avait d'égal que celui pour le sexe. Si le Sextra n'était plus qu'un mauvais souvenir, c'est dans ces petits pays qu'il avait fait le plus de ravages. Rappelons-nous le chiffre de dix femmes pour un homme qu'avaient fait ressortir les calculateurs. Dans ces conditions, on aurait pu penser que les femmes seraient sorties gagnantes des élections. Elles n'avaient pas boudé les urnes, bien au contraire, mais n'osèrent pas aller plus loin dans leur liberté trop nouvelle! Ce serait pour plus tard. Il y avait davantage urgence à remettre les pays en route. Ce sera une des premières tâches que s'assigna Annah lorsqu'elle revint au gouvernement.

20 Annah voyage

Aryan

Plusieurs fois l'an, Izu se rendait en Acadie, où elle ne manquait pas de prendre quelques heures sur ses horaires officiels pour les passer avec son petit-fils et Annah. Entre temps, on s'écrivait, on se téléphonait, on s'envoyait des cassettes vidéo, ainsi que le font toutes les familles où l'enfant est roi.

C'est avec émotion qu'Annah retrouva la maison de la seconde moitié de son enfance. Izu y habitait désormais, avec Aldo. C'était comme si elle l'avait quittée la veille. Le souvenir d'Iwo revint en force... la première fois qu'il lui était apparu, déguisé en paysan; le petit bureau où elle avait étudié après lui; le lit dans lequel ils s'étaient appartenus au cours de cette folle nuit qui avait précédé leur départ. Elle se recueillit près du tombeau familial où les innombrables fleurs recouvraient indistinctement le premier des Jima ainsi que le second. Elle regretta de ne pas avoir emmené le numéro trois.

Dix ans déjà! Le temps ne semblait pas avoir marqué Izu. Le pouvoir oui. Elle eut l'occasion d'assister à quelques conseils des ministres du gouvernement local, où le nombre des femmes était plus important qu'en Acadie. Izu disait volontiers que sa tâche la plus difficile avait été de persuader les femmes de la rejoindre. Le clan Ottakawa l'avait bien épaulée. Le général avait joué le jeu jusqu'à la suppression des forces armées. Il était maintenant ministre de l'Intérieur. Lors d'un échange au cours d'un conseil de gouvernement, Annah fut surprise par la conclusion abrupte qu'imposa Izu en lançant un: "c'est ainsi et pas autrement". Elle ne l'avait jamais entendu parler sur ce ton, même lorsqu'elle la réprimandait parfois. Aldo qu'elle trouva vieilli –il n'avait pratiquement plus de cheveux– lui confirma que s'il n'était pas là pour la modérer, Aryan aurait peut-être retrouvé un nouveau Jima, mais cette fois en robe. C'est la première réflexion que se fit Annah, sur les dangers du pouvoir.

Oha.

Cet effet pervers ne lui sembla pas inéluctable, après qu'elle eut rencontré la Reine d'Oha. Les femmes au pouvoir en Acadie avaient eu la sagesse de laisser les peuples choisir leur type de gouvernement. Dans les petits états du nord de l'Aurique, les hommes s'étaient maintenus; à Oha la population renoua avec leur tradition, qui leur avait apporté des siècles de paix. La nouvelle reine, Ohané VI, n'était pas très âgée, mais les longues conversations qu'eut Annah avec elle l'instruisirent davantage sur la philosophie du gouvernement des êtres humains, qu'une année d'études à l'Institut des Sciences Politiques d'Hauvard.

La première personne à l'accueillir à l'île du Printemps fut, évidemment, Mitsuei.

Cela faisait donc dix ans que les deux jeunes femmes ne s'étaient pas revues. On imagine aisément l'émotion et la fête de leurs retrouvailles: les mots ne sauraient le rendre. Certes, au moment où, folle d'impatience, Mitsuei avait rejoint Oha par le premier bateau en partance pour l'île, la séparation fut difficile, empreinte d'émotion, mais, c'est vers l'avenir qu'elle courait. Cette fois, c'était tout le passé qui remontait d'un coup. Mitsuei avait cinq enfants,

trois garçons, deux filles, tous plus adorables les uns que les autres. Leur père en semblait fou. Les grands parents n'étaient plus de ce monde. Toute la famille vivait à l'hôtel, qui leur était entièrement réservé. La Reine avait nommé Teoera ministre du Tourisme. Cette activité représentait de nouveau la majorité des ressources de l'île.

Annah aussi eut une sorte de coup de foudre pour Oha la douce. Tout l'enchantait dans cette île: le climat; la végétation; la gentillesse des habitants; jusqu'à la langue elle-même, qui n'est après tout que le reflet du reste. En quittant Oha, elle en savait suffisamment pour se faire comprendre. Dès son retour en Acadie, elle reprendrait l'étude de l'Ohati. Déjà, à ce moment-là, l'idée d'y établir le futur gouvernement du Monde, l'avait caressée.

21 Le général Alain Lemai

Au moment où Annah revint au gouvernement, le général Lemai en sortit. Bien qu'il restât sec et vigoureux, il ne se sentait plus le goût, ni la force, ni surtout la volonté de conduire son ministère vers sa suppression. Le changement de son appellation au cours de l'Histoire signait mieux que tout l'époque. De la Guerre, il était devenu: de la Défense, puis des Forces Armées. Celles-ci s'apparentaient désormais davantage à des forces de police qu'à des unités de combat. Toute une réorganisation, des effectifs, du matériel, aussi bien que des usines d'armement allait s'ensuivre. Il fallait également songer à l'intégration de ces forces au niveau mondial. L'Acadie, ayant une certaine expérience dans ce domaine, fut désignée pour cette tâche.

– Je ne désire pas que mon nom soit mêlé à tout cela, avait dit Alain, j'ai suffisamment marché sur mes réflexes, j'ai envie de les laisser vivre. Mes Mémoires m'attendent, j'ai beaucoup de choses à dire. Dans la tombe ce sera trop tard.

Le général Ingrid lui succéda, la première femme à avoir atteint le grade de général. Elle avait sauté avec Annah, lors de la prise de Kuttio.

La décision du général Lemai était, ô combien compréhensible. Les mesures qu'il avait envisagées, bien que logiques, heurtaient des siècles de tradition.

Il ne s'agissait ni plus ni moins que de détruire le fleuron des armes modernes. Les chasseurs supersoniques, profilés comme des flèches d'acier; les bombardiers lourds capables de faire le tour de la planète: à la casse. Les cuirassés mastodontes, bardés de canons; les élégants porte-avions, flambant neufs: à la ferraille. Les dinosaures blindés, hérissés de canons: au musée. La fonction transports fut regroupée au sein d'une Direction des Transports, aussi bien aériens, maritimes que terrestres. L'orgueilleuse marine de guerre avait vécu, ainsi que la toute récente armée de l'air. Horreur, horreur suprême. Il fallait être femme pour avoir eu cette idée! Ce n'était pas tout à fait vrai, mais on ne démentit pas. Il fallut, par contre, certainement être femme, pour aller jusqu'au bout de la mesure.

Pour les tâches de maintien de l'ordre, seules missions des forces armées, ne restèrent que les hélicoptères, ainsi que des petits véhicules blindés, que transporterait, sur mer et dans les airs, des avions de transport géants.

22 Une page se tourne

Le général Lemai est mort dans son lit après avoir apposé le mot Fin à ses Mémoires. Celles-ci seront un peu celles de la naissance du nouveau Monde, pour lequel il aura pris une part qu'on peut qualifier de décisive, par le soutien sans failles accordé aux femmes qu'il aura installées à la tête des gouvernements. De ce fait ses obsèques ne furent pas seulement nationales –terme qui perdait petit à petit de sa signification, le Monde étant de plus en plus constitué de Régions– mais mondiales. L'ingratitude ne fut pas de mise. De nombreux

discours retracèrent la carrière d'un homme, entraîné pour faire la guerre, et dont la dernière victoire fut précisément sur celle-ci. Le spectre de la guerre était désormais enfermé dans les musées. L'y maintenir serait la tâche des générations futures. Il ne faut surtout pas croire que ce serait simple routine, car ces sortes de prisonniers sont retors et profitent du moindre relâchement pour s'évader.

Aux obsèques du général, la Présidente de Déméter, Hélène Lemai, ne cacha pas son grand chagrin. On la vit se soutenir aux bras de son premier ministre Létitia Lemai. A l'une comme à l'autre, il leur faudrait désormais décider par elles-mêmes, sans qu'en toile de fond, Alain leur donne raison ou pas. Cette éventualité effraya-t-elle Hélène? Toujours est-il, qu'au lendemain des obsèques, elle annonça en conseil des ministres qu'elle allait se retirer de la vie publique. Selon la Constitution, le premier ministre Létitia Lemai devenait Présidente, jusqu'aux prochaines élections.

La nouvelle Présidente de Déméter nomma Annah Jima au poste de premier ministre.

La première mesure que voulut prendre Annah fut de transférer le gouvernement mondial à Oha. Une bonne partie des ministres renâcla. Pour certains, quitter Ville Neuve (siège du gouvernement de Déméter) pour Oha n'était autre qu'un enterrement de première classe.

"Il n'y a rien de plus facile à remplacer qu'un ministre" lança Annah en plein conseil, inaugurant ainsi une longue série de phrases célèbres, qu'un historien consignera un jour, dans un livre à l'intention des futurs gouvernants.

Le gouvernement de Déméter se transféra à Oha. L'ambiance des conseils des ministres en fut vite transformée. L'Ohaté (l'air d'Oha) opéra, une fois de plus.

23 Bon sang ne saurait mentir

Iwo III aima tout de suite l'île, bien qu'il estimât trop grande l'importance donnée aux filles dans ce pays. L'aînée des enfants de Mitsuei avait à peu près son âge. Son père avait tenu à l'appeler Mitsu. Iwo III commençait déjà à manifester un certain dédain pour ce qu'il appelait la féminisation du mâle. Elle ne pouvait que se renforcer à Oha. En Mitsu cependant, il découvrit une déjà forte personnalité.

– Comme l'était ta mère à son âge, lui dit Mitsuei.

Iwo III entendait de part et d'autre toutes sortes de commentaires concernant sa mère, certains pas tendres, d'autres un peu plus, mais tous admiratifs. Annah ne laissait personne indifférent. La dévotion que lui portaient tonton Miko et tante Mitsuei l'agaçaient un peu. Quant au père de Mitsu, il avait osé lui dire que si le fils arrivait, un jour, à la cheville de sa mère, il pourrait s'estimer satisfait. Pourquoi seulement la cheville! Il visait nettement plus haut!

Un jour Iwo III et Mitsu se promenaient sur une plage déserte, à l'écart des courants touristiques. Comme à l'accoutumée, ils ne cessaient de se disputer à propos de tout et de rien. La jeune fille venait de lancer un défi au jeune garçon: à qui traverserait la plage le plus vite à la nage. La gamine l'avait emporté largement. Puis elle lui avait demandé s'il savait grimper aux cocotiers.

– Ce sont les singes et les indigènes qui le font, avait-il répondu.

– J'en suis une d'indigène, s'écria Mitsu. Et, sous les yeux un peu médusés d'Iwo, elle entreprit de grimper à l'arbre. Quand il reçut une noix de coco sur la tête –une petite– qui lui occasionna toutefois une bosse, la colère le gagna.

– Tu verras quand je serai grand, menaça le garçon quand elle redescendit.

– Et alors? moi aussi je serai grande, rétorqua la fillette.

De retour à l'hôtel Ponapé, Mitsuei demanda à sa fille pourquoi elle lui avait lancé une noix de coco?

– Il m'a traité de singe et d'indigène.

– C'est vrai Iwo? demanda Mitsuei.

– C'est vrai, reconnut le garçon.

– Je ne pense pas que ta mère appréciera. Je lui laisse le soin de te dire ce qu'elle en pense.

– Où as-tu appris ce mot: indigène? lui demanda sa mère un peu plus tard.

– A l'école.

– Un maître?

– Non, un nouveau copain qui vient d'arriver d'Acadie.

– Comment s'appelle-t-il?

– Gunther.

– Gunther comment?

– Gunther von Tempelhof.

Sur le moment Annah ne s'arrêta pas au nom. Elle continua:

– Tu vas aller t'excuser auprès de Mitsuei.

Son fils osa l'affronter du regard et déclara l'air buté:

– Je n'irai pas.

– Pourquoi?

– Parce que c'est une fille.

A peu près au même moment, Mitsuei demandait à sa fille si, après tout, elle aimait bien Iwo.

– Non, c'est un sale garçon, répondit Mitsuei.

Annah voulut savoir également ce que signifiait dans l'esprit de son fils ce mot: indigène.

– Ceux qui ont la peau colorée.

– Toi aussi tu l'es, puisque ta mère est noire.

– Mon père était un pur Aryan: c'est le père qui compte pour la race.

Annah fit part de cette conversation à Létitia, non pas en tant que mère un peu attristée, mais en premier ministre. La Présidente y reconnut une théorie fort en honneur en Autriche, un peu avant la grande guerre Acadienne, et que Maximo Orgullo, le fameux dictateur Ligurien, avait tenté sans succès d'introduire dans le pays. Sans être alarmant, cet incident était le signe qu'il ne fallait pas relâcher la vigilance. Si, à Oha, ces idées étaient reléguées depuis fort longtemps aux oubliettes, il ne fallait pas en déduire que le reste du Monde suivait. Quelques instructions secrètes partirent vers les gouvernements locaux.

Du temps des hommes au pouvoir, il n'était certes pas courant de voir un Président s'entretenir avec son premier ministre des problèmes que pouvait soulever l'éducation de leurs propres enfants. A la suite de cet incident, qui aurait pu paraître mineur, Annah eut fréquemment l'occasion d'évoquer ces questions privées avec Létitia, soit à la Présidence, soit au Ministère; les femmes s'embarrassaient beaucoup moins du protocole que les hommes. Les deux points qui revenaient le plus souvent, étaient l'absence du père et le manque de temps à consacrer aux enfants. Le fils de Létitia, Jean Lemai, qui avait connu les deux ne semblait pas en avoir souffert. Il avait fait des études brillantes et sa complicité avec sa mère était entière. Il venait de partir pour Hauvard afin d'y poursuivre des études de droit. La séparation fut aussi dure pour l'une que pour l'autre. Est-ce qu'une présence plus constante d'Annah aurait empêché des idées de fleurir sur un terrain qui semblait être tout à fait propice à les recevoir? Annah n'en fut jamais persuadée.

De très bonne heure, le jeune Iwo se prit de passion pour l'Histoire. Dévorant les manuels avec une concentration qu'admirait sa mère, il ne s'en contentait pas, et posait questions sur questions à toute personne susceptible de lui apporter réponse. Les premières concernèrent évidemment son père, mais, bien vite, Annah s'aperçut que c'était le personnage de son grand-père qui le fascinait.

– Tu te rends compte, maman, que si grand père n'était pas mort, Aryan serait maître du Monde.

– Qu'est-ce que cela changerait?

– Tout! répondit-il en bombant le torse. Nous serions les maîtres!

– Au prix de combien de milliers de morts! répliqua Annah.

– On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

– Le Monde n'est-il pas unifié?

– Il est sous la coupe des femmes.

– Après l'avoir été si longtemps sous celle des hommes.

Son fils ne répondit pas, soit qu'il n'eût plus d'arguments, soit qu'il craignît de faire de la peine à sa mère. C'était, hélas, fait. Ce jour là, Annah décida d'envoyer Iwo continuer ses études à Ville Neuve, auprès de Miko et Sophie, dans l'espoir que le couple réussirait à modifier les idées du passé qui renaissaient dans son esprit.

Bien qu'elle se refusât à imposer à son fils le choix d'un métier, le rêve secret d'Annah était qu'Iwo s'engageât très vite dans la Annah Jima S A. Cette société était devenue une entreprise mondiale, où les qualités respectives des Aryans et des Acadiens se mariaient au mieux. Iwo y avait depuis longtemps sa place réservée: au sommet. Ce fut une grande déception pour la principale actionnaire, quand son fils lui annonça qu'il allait se présenter au concours de Coëtlogon, désormais Université Militaire de Déméter. Les candidats ne s'y précipitaient pas, en particulier les hommes. D'une part, les forces armées étaient en majorité tenues par des femmes; d'autre part, elles s'apparentaient davantage à des forces de police qu'à ces grandes masses d'hommes en armes, dont l'affrontement avait fait rêver Iwo dans ses lectures historiques. Ce choix inquiéta tout de même un peu sa mère. Par Miko interposé, elle tenta une timide dissuasion.

– Il n'y a pas grand avenir dans cette carrière, fit remarquer Miko.

– Toi-même, oncle Miko, envisageais-tu une carrière quand tu t'es présenté à l'Ecole de Médecine militaire?

– Je désirais soigner.

– Pourquoi l'armée alors?

Miko ne s'était peut-être jamais posé la question! Il réfléchit un peu.

– J'avais sans doute peur d'être seul; l'armée se présentait comme une grande famille.

– C'est le mot, oncle Miko: une grande famille.

Celui-ci s'empressa d'ajouter:

– Mais j'ai vite été déçu... La société Jima te serait certainement davantage une famille que l'anonymat de l'armée.

– Tu ne me feras pas changer d'avis.

Miko ne s'était pourtant pas fait faute de lui conter sa vie au Pundjab, la bêtise incommensurable du Commandement, le mépris des hommes, le respect absurde de la hiérarchie. Iwo n'en avait retenu que si cette armée n'avait pas été vaincue à la déloyale –c'est à dire par la maladie– elle se serait livrée au plus grand débarquement de tous les temps! De l'Histoire il n'avait gardé que l'occasion manquée, et pas le fait qu'une paix, qui semblait définitive, venait enfin de s'imposer.

Dans sa promotion de première année à Coëtlogon il eut la joie de retrouver son ami Gunther, qu'il avait perdu de vue depuis son départ d'Oha. Gunther von Tempelhof! Iwo

Jima! L'association de ces deux noms était en elle-même tout un symbole historique! Les deux amis devinrent inséparables. Le même goût pour l'Histoire les réunissait, les mêmes regrets les habitaient: ceux des occasions manquées de l'Autriche et d'Aryan. Ils refaisaient sans cesse l'Histoire, sans toutefois aller jusqu'au bout de leur logique: ce qui se passe quand deux conquérants se font face. Les deux hommes se retrouvaient également dans leur, non pas mépris de la femme, mais désir de la remettre à sa place historique: c'est à dire inférieure.

En deuxième année, les cours étaient mixtes. Les élèves officiers hommes se retrouvaient avec les élèves femmes. Jamais, de mémoire d'école on ne vit une telle rivalité, un tel esprit de compétition que cette année là. Le clan des hommes était emmené par Jima et von Tempelhof, celui des femmes par une certaine Bettina Hauser, qui n'était autre que la fille du ministre des Forces Armées, la générale Hauser, plus connue sous son prénom Ingrid.

Iwo fut déçu par son ami, quand, à la fin des grandes manœuvres de fin d'année, lesquelles avaient vu la victoire des bleues contre les blancs, il le vit pactiser avec l'ennemi, en faisant les yeux doux à la jolie Bettina. Depuis ce jour, Gunther ne fut plus le même, ce qui confirma à Iwo cette citation historique: "la femme pourrit le guerrier".

Aux vacances qui suivirent, plutôt que retourner chez leurs parents à Oha, les deux garçons décidèrent de répondre à une invitation de se rendre, en Autriche, dans la famille de Gunther. Iwo fut fasciné par le pays. C'était un autre monde. Les traditions y avaient gardé toute leur valeur. Les montagnes qui dominaient tout le pays étaient omniprésentes. L'air qui en descendait semblait pur, régénérateur. Les rues des villes et villages respiraient la propreté. Les gens se déplaçaient avec une certaine lenteur, même en voiture, au contraire de Ville Neuve, où l'anarchie la plus complète prévalait. Le fils du premier ministre de Déméter fut entouré d'honneurs: on respectait les valeurs en Autriche! L'enchantement d'Iwo atteignit son comble quand il fit la connaissance d'une cousine de Gunther, une certaine Marlen von Tempelhof, laquelle ne tarda pas à afficher une admiration amoureusement éperdue envers le jeune guerrier aryan. C'était tout à fait le genre de femme qui pouvait plaire au petit-fils de l'ancien premier ministre d'Aryan. Belle, bien charpentée, hanches larges, ses cheveux blonds terminés en tresses encadraient des yeux bleus qui ne semblaient craindre personne. Certes, on ne pouvait qualifier de moderne sa façon de se vêtir. Telle qu'en elle-même, Iwo eut la surprise de se trouver devant le portrait vivant d'une de ces nombreuses gravures évoquant le passé, dont les murs de la vieille maison familiale des Von Tempelhof étaient tapissés. Marlen, très brillante dans ses études et fort précoce, était en dernière année de l'École de Médecine Militaire qui se trouvait également à Coëtlogon. Iwo reprocha à son ami de ne pas lui avoir présenté la jeune fille plus tôt, mais il apparut que les deux cousins ne s'appréciaient guère.

L'année qui suivit vit un certain émoussement de l'ardeur à la compétition des deux amis.

La jeune Marlen plut à Miko. Ils avaient en commun une même discipline, même si désormais Miko était devenu davantage un homme d'affaires. Elle plut également à Annah quand Iwo décida de la lui présenter, bien qu'en son for intérieur elle la trouvât trop soumise à son fils. En revanche, elle semblait lui avoir apporté un certain équilibre et atténué un peu son comportement méprisant.

Iwo désira se rendre en Aryan pour présenter sa fiancée à sa grand-mère. Sa mère n'y vit rien que de très normal. Par contre quand elle vit qu'il s'y éternisait, et quand elle apprit qu'il avait réussi à obtenir sa première affectation sur place, sans lui en avoir parlé, elle commença à se poser des questions.

La grand-mère Izu retrouva dans son petit-fils de nombreux traits de son mari. Le jeune homme ne cessait d'autre part de l'interroger sur son grand-père. Bizarrement, ce qui avait pu déplaire à l'épouse dans Iwo I, faisait sourire la grand-mère dans Iwo III. Le charme de celui-ci l'aveuglait quelque peu. De son côté, Marlen témoignait beaucoup de respect et d'affection

envers Izu. C'est elle qui donna son accord à l'affectation d'Iwo dans une unité de parachutistes hommes, à une centaine de kilomètres au sud de Kuttio, sur l'ancienne base d'hélicoptères où s'était trouvé son père, une vingtaine d'années auparavant. Iwo III renouait avec ses racines.

24 Les mâles se rebiffent

Deux ans passèrent. Annah fit le déplacement en Aryan pour le mariage de son fils. Elle le trouva changé, un peu plus dur, même si sa grand-mère affirmait le contraire. Aldo lui confia qu'il l'inquiétait par ses idées quelque peu rétrogrades. Elles revenaient en force sur la planète –un vent de retour comme il en arrive souvent au cours de l'histoire. Annah recommanda bien de ne pas manquer de l'avertir, si celles-ci prenaient une tournure qu'on pourrait qualifier de dangereuse.

Ce matin là, le premier ministre de Déméter fut avisée d'un appel téléphonique urgent en provenance d'Aryan. Aldo lui annonçait l'envoi d'un rapport secret, établi par les services du même nom, et qui faisait état de la constitution d'un mouvement pour le réveil d'Aryan qui rappelait étrangement le MRA (Réveil de l'Acadie: mêmes initiales) de feu Tempelhof. L'un des premiers objectifs semblait être de réserver aux hommes le domaine des forces armées et d'en éliminer les femmes. Prévenue, Izu eut la naïveté de convoquer son petit-fils. Celui-ci lui jura que son mouvement n'était autre qu'un de ces nombreux groupes, qui, dans tous les pays, se réclamaient des coutumes anciennes face à la dégradation des mœurs. Mais cela n'allait pas plus loin que le retour aux costumes traditionnels, aux chants, aux représentations théâtrales diverses: bref du folklore. Izu l'avait cru. Pas Aldo. C'est pourquoi il se permettait d'attirer l'attention, non seulement de la mère, mais également du premier ministre de Déméter.

La générale Ingrid Hauser fut convoquée. Avec un certain embarras, elle confirma à Annah avoir déjà reçu un rapport de ses services dans ce sens. Elle n'avait pas encore osé lui en parler, attendant d'en avoir plus ample confirmation.

Annah réagit immédiatement. Ordre fut donné, de mettre fin, sur le champ, à l'affectation du lieutenant Iwo Jima en Aryan.

Quelle ne fut pas sa colère et sa peine quand on lui apprit, avec ménagements, que le lieutenant Jima avait refusé d'obéir aux ordres, et que, plus grave, il avait organisé sa base en camp retranché dont il semblait avoir pris le commandement? Bien que fermement décidée à faire respecter son ordre, Annah demanda une entrevue à Létitia. Celle-ci était également au courant. L'affaire se transformait en événement. La presse n'allait pas tarder à s'en emparer.

– Je me mets à votre place Annah, voulez-vous que je m'en occupe? Il me sera plus facile...

Annah la coupa. Elle s'était redressée, ses yeux fixaient le plafond, les lèvres pincées. De toute la personne de cette femme blessée, émanait une détermination farouche.

– Je ferai face, madame la Présidente, je ferai face comme je le dois –elle se radoucit un peu pour reprendre– Je ferai face, Létitia, je ferai face... Puis–je faire autrement?

– Sachez Annah que je suis à vos côtés, dit avec beaucoup d'émotion la Présidente.

– Je le sais, Létitia, je le sais, et vous en sais gré.

Ultimatum fut lancé au lieutenant Jima d'obtempérer immédiatement, sous peine d'être considéré comme rebelle, avec toutes les conséquences que cela pouvait entraîner.

Annah reçut un appel d'Izu qui recommandait de la patience, du temps. Elle faisait d'autre part savoir que le camp était encerclé par des unités loyales.

– Des femmes? demanda Annah.

– Non, des hommes, répondit Izu. Nous avons eu peur de provoquer Iwo.

– Il va falloir les remplacer immédiatement par des unités féminines, coupa Annah.
– Mais, Annah, je t’assure.... Tu n’es pas sur place.
– J’en sais suffisamment. Je vais faire acheminer des troupes par avion, d’Acadie.
– Comme tu voudras Annah, c’est toi la responsable après tout... Ne coupe pas, Marlen, la femme d’Iwo, voudrait te parler.

Celle-ci voulut expliquer l’acte de son mari par des lectures mal digérées. Elle était d’accord sur l’ordre de retour. Elle-même ne supportait plus bien la vie en Aryan, qu’elle rendait responsable du relâchement du couple. Elle se proposait d’aller trouver son mari, pour lui faire entendre raison. Annah agréa. Cependant qu’elle confirmait au général Ingrid Hauser l’ordre d’envoi de troupes en Aryan. Cette dernière ne se doutait pas que sa propre fille Bettina en serait.

La médiation de Marlen ne tourna pas comme elle l’avait espéré. Iwo la fit entrer au camp, mais ne la laissa pas repartir: “tu nous serviras d’otage” lui dit son mari. Iwo lui parut très excité et rétif à quelque argument que ce soit. Elle conservait espoir cependant qu’à la longue il finirait par l’écouter.

A peine débarquée en Aryan, l’unité de parachutistes féminins prit place autour du camp assiégé. Bettina en faisait partie. Elle demanda à voir Iwo personnellement. Il accepta de recevoir son ancienne condisciple de Coëtlogon. D’entrée, il afficha une grande condescendance:

– Si vos ordres sont d’attaquer la base, vous allez vite vous apercevoir d’une grande différence avec les manœuvres de l’école. Ici on risque sa vie. Je suis prêt à le faire pour la mienne, et vous?

– Nous exécuterons les ordres, quels qu’ils soient, c’est l’honneur et la servitude du métier militaire, répondit Bettina dans un garde-à-vous qu’admira Iwo, et elle ajouta: avez-vous pensé à votre mère, à votre femme?

– Un véritable guerrier ne s’arrête pas à ces contingences.

– Je vois que nous n’avons plus rien à nous dire, dit calmement Bettina.

– En effet, (et en la raccompagnant, Iwo conclut:) Que le meilleur gagne.

Bien que le secret le plus absolu eût été demandé sur l’affaire, la presse s’en empara. Il faut dire que c’était un sujet de choix. Tous les éléments d’un drame antique s’y trouvaient réunis: la mère et la grand mère de l’officier révolté faisaient partie des dirigeants de Déméter. Quelle place faire aux hommes dans une société où l’équilibre démographique se remettait en place devenait un sujet de discussion de plus en plus brûlant? Il était à l’origine du drame!

A la suite de la médiation de dernière heure de Bettina, un deuxième ultimatum fut adressé. “Un de trop, pensa Iwo, ultimatum ne se conjugue qu’au masculin, sa multiplicité est signe que le pouvoir recule!”

Le malheureux se trompait. Ordre fut donné par le premier ministre, en personne, d’attaquer le camp et de le réduire par le feu des armes.

La résistance de la base assiégée ne fut pas à la hauteur des espérances d’Iwo III. Lorsque les hélicoptères survolèrent le camp et commencèrent à larguer leurs bombes, quelques drapeaux blancs surgirent ça et là. Marlen, qui était entrée dans la pièce de commandement d’Iwo, lui dit qu’il était temps d’arrêter. Les barrières de la base venaient de s’ouvrir.

– Un seigneur de guerre n’aurait pas survécu à un pareil déshonneur, dit Iwo, et, se saisissant d’un long poignard qui se trouvait sur la table, il s’agenouilla sur le sol et s’enfonça l’arme dans le ventre, selon la plus pure tradition de l’ancien Aryan.

C’est un soldat agonisant dans les bras de sa femme médecin que vit Bettina, entrant en armes dans la pièce. Les dernières paroles d’Iwo III furent pour sa mère: “maman pardonne-moi, je n’étais pas fait pour vivre à mon époque”.

Annah s'enferma pendant une semaine. Elle ne voulut voir personne, ni Létitia, ni Miko. La première à qui elle se montra, le visage lisse, neutre fut sa belle-fille Marlen qui lui apporta un certain réconfort, en lui annonçant qu'une vie nouvelle s'annonçait en elle.

L'Histoire se répétait. Si les Jima mouraient de mort violente, il se trouvait que leur survie était assurée.

Le fils d'Iwo III fut conçu pendant les heures dramatiques du camp. Peut-être faut-il y voir la raison pour laquelle le prénom Iwo fut définitivement abandonné et qu'aucun des descendants n'opta pour le métier des armes.

EPILOGUE

Annah Jima, Présidente de Déméter, s'arracha à sa lecture pour répondre à un garçonnet assis à un petit meuble, copie miniature du bureau présidentiel. Elle ôta ses lunettes et commença par lui sourire, de ce sourire célèbre auquel bien peu résistaient. Mais le petit homme s'impatientait...

– Tu m'as entendu Grand mamie, que veut dire le mot saisons?

Depuis quelques années déjà elle avait pris l'habitude de 'filtrer' et de n'entendre que ce qu'elle voulait bien, s'accordant ainsi le temps nécessaire pour donner aux mots et aux phrases leur exacte signification. C'est ainsi qu'elle laissa sciemment se répandre une rumeur qui se voulait gentiment malveillante mais qui lui convenait à merveille: "la Présidente est sourde comme un 'vieux pot'". Cela s'était avéré fort pratique pour surprendre certaines conversations et lui permettre de préparer une réponse dont on s'étonnait toujours de la force de percussion.

Cependant, dans ce cas précis, point n'était besoin de jouer de la sorte avec son arrière arrière petit fils.

– Dans quelle phrase, mon chéri? lui demanda-t-elle.

Mettant son doigt sur la page, l'enfant lut, avec application, mais sans trébucher sur les mots: "Printemps, Été, Automne, Hiver, un fruit pour chaque saison, à chaque saison son légume...!".

– Nicolas, où as-tu trouvé ce livre?

– Dans la grande armoire de ta chambre.

– Montre.

Ces écrits constituaient une relique. Ils la reportaient plus de soixante ans en arrière. C'est dans cet ouvrage qu'elle avait trébuché pour la première fois sur la langue en usage à Ville Neuve. A ses côtés se trouvait alors un homme très cher, aujourd'hui disparu, ancêtre du petit garçon.

– Grand Mamie tu ne m'as pas répondu, insistait le gamin.

Elle sourit à nouveau, sachant que l'obstination de son arrière-arrière-petit-fils aurait raison de sa capacité d'éluder les questions gênantes. Cependant que d'étranges bouffées d'émotion grandissaient en elle.

– Si je ne te réponds pas c'est que ce n'est pas facile.

Pendant qu'elle réfléchissait à la meilleure façon d'expliquer ce phénomène, elle appuya sur un timbre placé à plat sur son bureau. Une femme en uniforme doré apparut, à laquelle elle s'adressa sur un ton protocolaire qui contrastait avec celui qui était le sien depuis le début de cette scène.

– Maggie, qu'on ne me dérange sous aucun prétexte, je suis en conférence.

L'Huissière, instinctivement, d'un regard circulaire, chercha la personnalité qui était supposée s'entretenir avec Madame la Présidente de Déméter, mais elle ne vit que le petit

bonhomme. Tout naturellement elle se dirigea vers lui pour le prendre dans ses bras et l’emmener avec elle, au dehors, pensant que sa présence, non perçue, risquait d’importuner.

– Non, laissez Maggie, c’est justement avec lui que je suis en conférence.

– Bien Madame! répondit-elle d’un ton pincé, en manifestant sa désapprobation de cette perte de temps inadmissible pour un personnage de cette importance. Elle le signifia au petit mâle.

En réponse, celui-ci tira une jolie langue rose. Définitivement outrée cette fois, l’huissière haussa les épaules et c’est avec peine qu’elle put reprendre son ton protocolaire pour s’adresser à la Présidente:

– Qu’il me soit permis cependant de vous rappeler qu’il y a Conseil des Ministres dans moins de deux heures.

– Je vous en remercie Maggie, laissez-nous maintenant.

Lorsque la femme se fut retirée, la vieille dame se tourna de nouveau vers le petit garçon et c’est avec une visible satisfaction et une infinie tendresse dans la voix qu’elle prononça ces mots ironiquement protocolaires:

– Que Monseigneur veuille bien excuser l’interruption.

Dans cette pièce régnait en tous temps la même température, un identique taux d’humidité, bien que les fenêtres restassent en permanence ouvertes. Par l’une d’elles entrait en ce moment le Soleil, découpé en rais d’inégale grosseur par le feuillage des cocotiers royaux dont le tronc s’élançait vers le ciel ainsi que celui des massifs banians solidement amarrés au sol. Ces arbres majestueux enserraient le ‘Palais présidentiel’, comme des remparts. L’illustre bâtiment était une copie modernisée de la demeure ancestrale des Reines d’Oha, l’île où résidait le gouvernement mondial, encore appelée Ile du Printemps pour la douceur de son climat et son printemps perpétuel. Devant un petit garçon médusé, la trisaïeule tenta d’évoquer la pluie, le vent, la neige, les tempêtes, les vents fous, le froid qui paralyse, la chaleur qui étouffe, tous ces phénomènes qui pouvaient se succéder au fil de l’année au même endroit mais dont on n’avait aucune notion sur Oha.

Annah Jima, Présidente de Déméter, était assise bien droite dans le fauteuil offert par la reine d’Oha, au moment de l’installation du gouvernement mondial sur l’île. Le regard fixé sur le mont Oha, à travers les immenses verrières de la salle du conseil, qu’occultaient en partie la luxuriante végétation, elle écoutait, d’une oreille distraite, la communication d’un ministre. Celui-ci, un jeune loup aux dents longues, s’y appliquait avec la fougue que confère la croyance en des propositions susceptibles de révolutionner le Monde. Ce dernier en avait beaucoup vu; sa Présidente pas mal non plus. Averti que celle-ci ne voyait goutte et n’entendait que pouic, l’orateur parlait haut. Son voisin lui avait déjà fait signe de mettre la pédale douce, mais il continuait dans la gamme des décibels élevés, jusqu’à ce que la Présidente, sans cesser de regarder au dehors, lui dise d’une voix douce:

– Je vous entends fort bien, Monsieur Jonas. Votre exposé ne mérite d’ailleurs pas qu’on le crie sur les toits. Je vous prie de le revoir pour un prochain conseil.

Stoppé en plein élan, le jeune Jonas ne sut quelle attitude prendre, cependant que ses collègues se réjouissaient de sa mésaventure, qu’ils avaient encourue au moins une fois chacun. Bien que faisant semblant d’être absente –elle l’était parfois–, grâce à sa toujours prodigieuse mémoire, Annah était capable de reprendre les intervenants sur des points précis, qu’elle citait dans les termes mêmes employés. Ses réparties restaient redoutables, ainsi que son génie –le mot n’était pas trop fort– pour diviser une attaque en renvoyant dos à dos ceux qui avaient cru pouvoir s’entendre momentanément sur le sien.

Maintenant que la population du globe avait retrouvé son équilibre démographique, une coutume s’était instaurée de partager en parts égales les portefeuilles ministériels. Ce principe

égalitaire était toutefois tempéré par quelques règles, non écrites mais aussi fortes. Depuis la mort d'Iwo III et le danger qu'il avait fait apparaître, le ministère des Forces armées, ainsi que de l'Intérieur, qui commandait à la Police, étaient réservées à des femmes, ainsi que la Présidence et les postes de premiers ministres des Etats. Le reste était négociable. Oha sait si on ne s'en privait pas.

Le ministre Jonas avait fini par se rasseoir et regardait d'un mauvais œil ses collègues qui lui avaient laissé entendre que la 'Vieille' était aussi sourde qu'un pot et aussi aveugle qu'une taupe.

D'autres communications suivirent. Rien d'important. L'époque était calme, les prochaines élections lointaines. Annah pensait à Mitsuei qu'elle allait retrouver pour déjeuner au bord de l'eau, dans un des nombreux hôtels qu'elle gérait, seule maintenant, après la mort de Teoera. Si Annah se tenait droite, la peau encore lisse, les cheveux blanc-neige maintenus dans un filet, les fameux yeux mauves se passant de lunettes, Mitsuei s'était tassée, ratatinée, "comme une vieille pomme d'Aryan", disait-elle. Elle marchait avec une canne, mais avait acquis une confiance en soi dont elle s'étonnait encore parfois.

– Teoera n'arrêtait pas de me dire que j'étais géniale: j'ai fini par le croire, expliquait-elle.

Comme d'habitude, on évoquerait le passé, et particulièrement la maison de Kuttio. Elle revivait dans leur souvenir. A nulle autre pareille, Mitsuei savait colorer la moindre anecdote, qui arrachait des larmes de rire à Annah, quand ce n'en était pas des vraies, quand on évoquait Izu, morte depuis fort longtemps. Avec le temps, ce passé de femmes claustrées leur revenait sous forme de paradis. C'était celui de leur jeunesse, quand l'avenir n'est qu'un songe qu'on façonne à sa guise.

Mais la vie à Oha était douce. Dans cette île magnifique à la végétation luxuriante, au climat certes un peu émoullent, les habitants menaient une vie harmonieuse sans a priori de race, de couleur de peau, de sexe. Les orgueilleux peuples d'Acadie, ainsi qu'Aryan, avaient en vain tenté de les coloniser dans le passé. Sa civilisation, tant décriée pour son manque de virilité, avait fini par s'imposer au reste du Monde... Quelle revanche éclatante!

La porte du conseil s'ouvrit doucement. On crut d'abord à un courant d'air, mais le coupable se fit voir lorsqu'il escalada à quatre pattes les deux marches de l'estrade où se trouvait le fauteuil présidentiel. Tous retenaient leurs souffles, amusés par l'air espiègle du jeune garçon –les enfants étaient devenus rois dans Déméter. Ils l'avaient toujours été à Oha. L'oratrice posa son papier. Intriguée, Annah chercha du regard la cause de ce silence. Elle la vit aux pieds de son fauteuil. Pour la première fois depuis qu'elle était entrée en salle ce matin là, son visage s'éclaira d'un grand sourire. Nicolas le lui rendit et, lui prenant sans façons la main, dit suffisamment haut:

– Grand-mamie, j'ai très faim.

– Figure-toi, que moi aussi.

Se levant, elle s'adressa à la salle:

– Rien ne passe avant la faim d'un très jeune garçon, et celle d'une très vieille dame. Bon appétit, mesdames et messieurs les ministres.

En chœur, ceux-ci répondirent:

– Bon appétit, Madame la Présidente.

FIN

